

Libretto

DOROTHY LEIGH SAYERS

LE CŒUR
ET LA RAISON

Lord Peter Wimsey et Harriet Vane
enquêtent à Oxford

roman

Traduit de l'anglais par
DANIEL VERHEYDE

Présenté par
SUZANNE BRAY

Libretto

Nous voudrions remercier Martin Bray et Marc
Carnel pour leur relecture patiente et attentive
de notre ouvrage.

Dorothy L. Sayers

Titre original:
Gaudy Night

© Presses universitaires du Septentrion, Villeneuve-d'Ascq, 2012.

ISBN : 978-2-36914-472-4

NOTE DE L'AUTEUR

S'il est vain de nier que la ville et l'université d'Oxford (*in aeternum floreat*¹) existent, et comprennent un certain nombre de collèges et autres bâtiments dont certains sont nommément désignés dans le présent ouvrage, il est d'autant plus nécessaire d'affirmer avec force qu'aucun des personnages que j'ai mis en scène dans ce décor n'a un quelconque rapport avec qui que ce soit existant réellement. C'est en particulier le cas de l'ensemble des personnes fréquentant le collège de Shrewsbury, professeurs, étudiantes et personnel de service, qui sont totalement imaginaires. Les événements pénibles qui sont présentés comme s'étant déroulés dans ses murs ne s'appuient pas davantage sur des faits qui se seraient produits où que ce soit. Inventer des individus et des incidents également déplaisants et surprenants relève de la désagréable obligation professionnelle des auteurs de romans policiers qui, du moins je le suppose, ont toute latitude pour imaginer ce qui pourrait se produire si de tels sujets et de tels désagréments faisaient irruption dans le quotidien d'une communauté innocente et respectueuse de l'ordre ; à charge pour eux de ne pas donner l'impression que rien de la sorte soit jamais arrivé, ni ne risque d'arriver

1. Puissent-elles être à jamais prospères.

un jour au sein d'une communauté quelle qu'elle soit dans le monde réel.

Je me dois cependant de présenter quelques excuses ; tout d'abord à l'université d'Oxford que j'ai gratifiée d'un recteur et d'un vice-recteur de mon invention, et d'un collège de cent cinquante étudiantes, bien au-delà de la limite imposée par les statuts. Ensuite, avec la plus grande humilité, au collège de Balliol à qui j'ai infligé un ancien étudiant aussi fantasque que Peter Wimsey, mais dont j'ai surtout eu l'inqualifiable impertinence d'utiliser le vaste et sacro-saint terrain de cricket pour y édifier le collège de Shrewsbury lui-même. À celui de New College, au collège de Christ Church, et en particulier à celui de Queen's, je présente des excuses pour le comportement désordonné de certains jeunes gens, à celui de Brasenose pour les facéties d'un quadragénaire, et à celui de Magdalen pour la situation embarrassante dans laquelle j'ai placé un préfet imaginaire. La décharge municipale, en revanche, est, ou était, une réalité, et je ne me sens tenue de présenter aucune excuse.

À la principale et aux professeurs de mon propre collège de Somerville, j'adresse mes remerciements pour l'aide qu'ils m'ont généreusement apportée au sujet du règlement appliqué par le préfet et des règles générales de discipline à l'université, encore qu'ils ne puissent être tenus pour responsables des dispositions spécifiques au collège de Shrewsbury, que j'ai en grande partie inventées pour des raisons qui m'appartiennent.

Les passionnés de chronologie pourront, s'ils le souhaitent, déduire de ce qu'ils connaissent déjà de la famille Wimsey que l'action de ce livre se déroule en 1935 ; mais, dans ce cas, il ne faudra pas qu'ils s'indignent et se lamentent de ce que le jubilé du roi ne soit pas mentionné, ou parce que j'ai pris des libertés avec la météo et avec les changements de lune. Si réaliste que puisse être le cadre, le seul

port d'attache du romancier est le pays des rêves, où « ils font tout cela pour rire, s'empoisonner pour rire. Rien au monde qui puisse offenser¹ ».

1. *Hamlet*, acte III, scène 2. Traduction de Pierre Messiaen, William Shakespeare, *Les Tragédies*, Paris, Desclée de Brouwer, 1960, 1 273 pages.

INTRODUCTION ¹

En 1934, Dorothy L. Sayers était un auteur de romans policiers célèbre qui jouissait d'une réputation internationale. Depuis la parution de son deuxième ouvrage, *Clouds of Witness*, en 1924, elle vivait confortablement de sa plume. Son dernier roman, *The Nine Tailors*, paru en janvier de cette année-là, avait connu un tel succès que le romancier américain Sinclair Lewis avait déclaré : « Dans le domaine des romans policiers il y a quatre livres que tout le monde devrait lire... et *The Nine Tailors* est le meilleur des quatre². »

Pourtant, Sayers était de plus en plus frustrée par les limites du genre policier. Elle déplorait l'absence de caractérisation profonde dans de nombreux romans policiers de son époque. Elle ne trouvait pas non plus, tout en se limitant aux histoires de crime, que le public attendait de sa part, de moyen de marier de façon réaliste son détective et héros, Lord Peter Wimsey, à Harriet, la jeune femme qu'il avait sauvée de la potence, sans que celle-ci ne perde toute son intégrité personnelle. Sayers envisageait donc la possibilité

1. *Gaudy Night* en version originale.

2. Citation souvent trouvée sur la jaquette des romans de Sayers. Voir également Barzun, Jacques and Taylor, Wendell Hertig, *A Catalogue of Crime*, New York, Harper & Row, 1971.

de changer de genre et d'écrire « un roman classique au sujet d'une diplômée d'Oxford qui, parvenue à l'âge mûr et relativement comblée par le mariage et la maternité, trouve sa véritable vocation et un épanouissement émotionnel dans la vie créative et intellectuelle¹ ». Elle avait même commencé à écrire ce livre, plutôt autobiographique, intitulé *Cat O'Mary*, mais n'arrivait pas à bien harmoniser ses personnages et son intrigue.

Une invitation inattendue transforma son projet. Comme le raconte Barbara Reynolds :

Le 13 juin 1934, jour de son quarante et unième anniversaire, elle assista à un dîner de fête à Somerville College, en l'honneur de son ancienne directrice des études, Mildred Pope, qui venait d'être nommée au poste de professeur d'université en philologie française à l'université de Manchester. On invita Dorothy Sayers à prononcer un discours en portant un toast à la santé de l'université d'Oxford².

En préparant son discours, Sayers se demanda ce que sa formation universitaire lui avait apporté et en conclut que « c'était surtout l'intégrité intellectuelle, une habitude qui est à la fois le fondement et le résultat de l'érudition³ ». Quand elle regardait le monde autour d'elle et surtout la situation politique des années 1930, Sayers se disait qu'il « n'y avait peut-être jamais eu de période dans l'histoire du monde où

1. Dorothy L. Sayers, *Gaudy Night*, dans Howard Haycraft (ed.), *The Art of the Mystery Story*, Carroll & Graf, 1992, p. 212 (toutes les traductions sont les miennes sauf indication contraire).

2. Barbara Reynolds, préface à Dorothy L. Sayers, *Child and Woman of her Time*, The Dorothy L. Sayers Society, Cambridge, 2002.

3. *Gaudy Night*, p. 212.

les valeurs universitaires étaient aussi utiles¹ » qu'à sa propre époque, car, à son avis, « il est certainement très utile d'acquiescer la capacité de juger d'une question à partir des preuves seules, sans hâte, sans passion et sans intérêt personnel² ». Elle conclut que :

Les citoyens des démocraties européennes actuelles ont reçu une éducation incomplète. S'ils n'avaient pas reçu d'éducation du tout, ils arriveraient peut-être à faire abstraction des discours et à se fier à ce qu'ils savent vraiment ; ou s'ils avaient reçu une éducation complète, ils apprendraient peut-être à comprendre les discours et à manipuler les paroles avec toute l'adresse de Humpty Dumpty ; mais aussi longtemps qu'ils vénèrent les paroles sans savoir les critiquer, il est méchant et cruel de les exposer aux charlatans³.

Le retour de Sayers à son université et les réflexions préparatoires à son discours lui donnèrent la solution au problème posé par son prochain roman. Elle constata que : « Dans le domaine intellectuel, et seulement dans ce domaine, Harriet pouvait rencontrer Peter comme une femme libre et son égal, car dans cette partie de sa vie elle n'avait jamais trahi ses propres valeurs⁴. » En plus, elle y voyait une manière d'intégrer dans son intrigue une thématique à laquelle elle tenait beaucoup :

1. Dorothy L. Sayers, «What's Right with Oxford », Oxford, été 1935, p. 34.

2. *Ibid.*, p. 36-37.

3. *Ibid.*, p. 37.

4. *Gaudy Night*, p. 213.

En adoptant une intrigue qui présenterait l'intégrité intellectuelle comme une valeur permanente majeure dans un monde émotionnellement instable, je pourrai dire la chose que, de façon confuse, j'ai cherché à dire tout au long de ma vie¹.

Sayers avait un message clair à faire passer sur «les femmes universitaires et sur les valeurs universitaires²». Elle ne pensait pas que «beaucoup de monde s'y intéresserait³», mais elle n'y attachait pas d'importance. Ce nouveau roman lui offrait également l'occasion de payer une dette d'amour. Tout comme son roman précédent lui avait donné l'occasion de rendre hommage à son père, sous les traits du Révérend Père Theodore Venables, homme sage et aimable, ce portrait de femmes universitaires lui permettait de remercier son ancienne directrice des études Mildred Pope, l'une des enseignantes «les plus distinguées et les plus aimées⁴» de son époque. Dans son discours prononcé à Somerville, Sayers déclara :

... nous disons nos adieux à une femme qui, pour tous ceux qui la connaissent, incarne les qualités les plus nobles de l'université : un jugement intègre que l'argent ne peut corrompre, l'humilité face aux faits, que l'amour-propre ne peut aveugler, la générosité d'un grand esprit qui est toujours prêt à en louer d'autres, l'engagement qui la pousse à chercher la vérité comme certains hommes cherchent la gloire, et qui refuse de se satisfaire d'une connaissance empruntée ou incomplète⁵.

1. *Idem*.

2. *Idem*.

3. *Idem*.

4. «Mildred Katherine Pope», *The Oxford Magazine*, été 1956, p. 180.

5. Cité dans Pauline Adams, «Somerville and Shrewsbury», Pro-

Dans *Le Cœur et la Raison*, elle transforma Mildred Pope en Miss Lydgate¹, une universitaire d'une très grande érudition et « d'une parfaite intégrité personnelle », qui « accueillait les travers d'autrui avec une charité généreuse sans poser la moindre question² ». Le manuscrit de la grande œuvre de Mildred Pope, *From Latin to Modern French, with Especial Consideration of Anglo-Norman*, qu'elle termina en 1934 après de nombreuses révisions, déguisé sous le titre *Éléments de prosodie du vers anglais de Beowulf à Bridges*, joua également un rôle important dans le roman en tant que victime et aussi témoin muet de la coupable. Pour Catherine Kenney, Miss Lydgate est clairement l'héroïne de l'œuvre : « pleine de sagesse et de compassion, humble sans être timorée, insouciant, elle est pourtant capable d'enseigner des vérités essentielles ; elle est l'incarnation même de l'intégrité³ ». En tout cas, elle constitue la preuve qu'il est possible pour une femme érudite de trouver le bon équilibre entre le cœur et la raison.

Sayers commença à construire son intrigue de façon très minutieuse, car, comme elle le dirait plus tard, « l'intrigue et le thème sont identiques, car la même honnêteté intellectuelle qui est nécessaire à la recherche universitaire est également

ceedings of the 2005 Convention of the Dorothy L. Sayers Society, Hurstpierpoint, May 2006, p. 28.

1. Pour l'identification de Mildred Pope à Miss Lydgate, voir Elspeth Kennedy, « Mildred K. Pope (1872-1956) : Anglo-Norman Scholar », dans Jane Chance, *Women Medievalists and the Academy*, University of Wisconsin Press, Madison, 2005, p. 147-156, et Adams, *op. cit.*, p. 28-29. Sayers dédia sa dernière œuvre de critique littéraire, *The Poetry of Search and the Poetry of Statement*, à Pope en 1957, quelques mois après la mort de cette dernière.

2. Page 10.

3. Catherine Kenney, *The Remarkable Case of Dorothy L. Sayers*, The Kent State University Press, 1990, p. 102.

nécessaire à la bonne conduite de la vie¹». Elle élaborait son intrigue en conséquence et rencontra presque tout de suite quelques difficultés, dont elle fit part au romancier John Dickson Carr en novembre 1938 :

Quelque chose de très bizarre est arrivé avec *Le Cœur et la Raison*. J'ai inventé les deux parties de l'intrigue toute seule : (a) Il y avait des perturbations au sein du collège. Dès que je commençai à les décrire, quelques étudiantes de St Hilda's College à Oxford commencèrent à jouer aux esprits frappeurs, et j'ai dû changer mon livre afin d'éviter une trop grande ressemblance avec des faits réels. (b) C'était l'histoire d'un homme qui avait falsifié des données dans sa thèse de doctorat, et qui avait perdu son diplôme et son poste à cause d'une universitaire qui avait dénoncé son acte. Ayant inventé cette situation, j'ai écrit à une enseignante de Somerville afin de savoir si une telle chose pouvait éventuellement se produire. Elle m'a répondu que non seulement c'était possible, mais que des événements presque identiques venaient de se dérouler à Dublin et elle me donna les noms de l'homme et de l'universitaire concernés. J'ai donc dû, une fois de plus, modifier mon intrigue afin de m'éloigner des faits².

Ayant achevé le roman, Sayers restait pessimiste quant à ses chances de réussite commerciale. En revanche, son éditeur, Victor Gollancz, ne doutait pas que ce « pavé » de vingt-trois longs chapitres allait plaire. Il avait raison car, dès sa parution, *Le Cœur et la Raison* fut le roman de Sayers qui se

1. *Gaudy Night*, p. 216.

2. Barbara Reynolds (ed.), *The Letters of Dorothy L. Sayers vol. 2: From Novelist to Playwright*, The Dorothy L. Sayers Society, 1997, p. 99.

vendit le mieux, et n'a cessé d'attirer de nouveaux lecteurs. De nos jours, on lit le roman non seulement pour l'intrigue policière ou pour l'histoire d'amour, mais également parce qu'il dresse le tableau d'une époque et explore des thématiques qui restent d'une grande pertinence plus de soixante-quinze ans plus tard.

La question des femmes instruites

Les problèmes que rencontraient les femmes instruites en 1934 n'ont pas disparu avec le temps, mais ils se sont, comme le souligna Catherine Kenney en 1990, encore plus répandus dans une société où leur nombre a beaucoup augmenté :

Ce roman nous parle davantage encore aujourd'hui, car la femme instruite, qui exerce une activité professionnelle, est maintenant la norme plutôt qu'une exception remarquable. En abordant l'une des grandes questions de notre siècle – l'arrivée hésitante des femmes dans tous les domaines de la société – du point de vue intemporel de la psychologie réaliste, Sayers a créé un classique du genre ¹.

Toutefois, Sayers avait commencé à réfléchir sur cette question bien plus tôt. Ses études en littérature médiévale française, sous la direction de Mildred Pope, l'avaient amenée à lire et à analyser *L'Heptaméron* de Marguerite de Navarre. Elle le commenta dans un article, « Eros in Academe », publié en 1919, au tout début de sa carrière :

1. Kenney, *op. cit.*, p. 106.

Les belles dames de la cour de Navarre étaient instruites – elles se situaient parmi les personnes les plus intelligentes de leur pays. Elles parlaient plusieurs langues, elles voyageaient... elles se défendaient honorablement dans les débats théologiques, elles étaient au fait des grandes questions de la politique de leur époque, elles écrivaient, en prose et en vers, en latin et dans la langue du peuple. Chacune d'entre elles aurait considéré mal instruite une femme incapable d'accompagner au luth un chant qu'elle avait écrit et composé elle-même, ou qui ne savait pas participer de façon impromptue à un ensemble vocal de quatre voix. Elles étaient d'ailleurs bien habillées, divertissantes, courtoises et perspicaces, et elles percevaient les hommes de façon raisonnable comme des êtres humains et non comme des catastrophes naturelles¹.

Lorsqu'elle découvrit ces femmes d'exception du début de la Renaissance, Sayers déclara :

Quelque chose ne va pas chez nous. À cette époque, les femmes instruites étaient des femmes du monde, elles y occupaient même la première place. Et sans prétendre, ou même penser, aux privilèges politiques, elles dirigeaient les dirigeants du monde².

En l'honneur de ces intellectuelles du passé, elle baptisa son établissement imaginaire Shrewsbury College d'après Mary, comtesse de Shrewsbury, « une grande intellectuelle,

1. Dorothy L. Sayers, « Eros in Academe », *The Oxford Outlook*, juin 1919, p. 112.

2. *Idem*.

mais une véritable terreur dans son genre ; échappant à tout contrôle de la gent masculine ¹», et également l'une des dernières Anglaises érudites à jouer un rôle significatif dans les affaires publiques de son époque.

Au début du vingtième siècle, selon Sayers, la situation avait tellement changé qu'on supposait « qu'une femme ne pouvait posséder à la fois érudition et sagesse ² ». Le problème avait plusieurs causes selon elle. D'abord, les hommes qui veulent, comme Annie Wilson dans *Le Cœur et la Raison* ³, ou les nazis dans l'Allemagne des années 1930, que la femme reste au foyer et qui se plaignent que les femmes volent le travail des hommes, ont oublié que ces derniers leur avaient déjà volé leur travail pendant la révolution industrielle ⁴. Selon Sayers, à l'époque médiévale, les femmes avaient la haute main sur toute l'industrie textile, toute la restauration et toute la production et la conservation de produits alimentaires, sans oublier une grande partie de la gestion des grands domaines. Pour elle :

[...] la civilisation moderne a privé les femmes de toutes les activités agréables et spécialisées qu'elles exerçaient dans le domaine domestique, et les a transférées aux usines, où elles sont régies et organisées par des hommes. Même la laitière, avec son bonnet caractéristique, a disparu, pour être remplacée par un mécanicien responsable d'un ensemble de machines à traire les vaches ⁵.

1. Page 35.

2. « Eros in Academe », p. 114.

3. Page 154.

4. Voir Dorothy L. Sayers, « Are Women Human ? », *Unpopular Opinions*, Gollancz, Londres, 1946, p. 109-110.

5. *Idem*.

Il ne faut pas s'étonner si, ayant perdu leurs occupations domestiques traditionnelles, les femmes cherchaient d'autres façons d'employer utilement leurs talents.

Un deuxième problème venait du fait que les femmes instruites étaient éduquées dans un milieu à part, sans bénéficier d'une interaction naturelle avec les hommes. Même si, selon l'historienne britannique Jane Robinson, les enseignants de sexe masculin avaient gagné le droit de se marier en 1871, une enseignante universitaire, ou même une employée administrative dans un collège pour femmes, était par définition «soit célibataire soit veuve sans enfants¹», et cela peu de temps avant la Seconde Guerre mondiale. C'était certainement le cas quand Sayers elle-même faisait ses études à Somerville entre 1912 et 1915. *Le Cœur et la Raison*, dont l'intrigue se déroule en 1935, reflète les changements qui commençaient tout doucement à venir – Mrs Goodwin, bien que veuve, a un fils, et Miss Chilperic est fiancée et ne semble pas se préparer à renoncer à sa carrière, mais plutôt à continuer ses recherches aux côtés de son futur mari. Il est possible que Miss Chilperic représente un personnage réel, Isobel Munro, enseignante-chercheuse sélectionnée pour un poste permanent à Somerville en 1933 alors qu'elle était fiancée, et qui avait clairement l'intention de continuer sa carrière universitaire après le mariage. Malheureusement, le mari d'Isobel, Charles Henderson, est décédé pendant leur voyage de noces et, au moment du discours de Sayers en juin 1934, Isobel Henderson était veuve sans enfants. En revanche, si Sayers connaissait également la remarquable Dorothy Crowfoot, elle ne pouvait pas, en 1935, deviner le destin qui serait le sien. Elle arriva à Somerville en tant que doctorante en chimie en

1. Jane Robinson, *Bluestockings*, Penguin, Harmondsworth, 2010, p. 151.

1934, se fiança avec un certain Mr Hodgkin peu de temps après, l'épousa et, en 1938, fut la première femme universitaire à demander et obtenir un congé de maternité rémunéré. Pour l'université, le risque d'employer une mère de famille fut largement compensé quand Dorothy Hodgkin reçut le prix Nobel de chimie en 1964. Même s'il est difficile de voir en Miss Chilperic une future lauréate du prix Nobel, elle est clairement une pionnière dans son désir d'allier carrière universitaire et vie de famille.

Le résultat de cette vie quasi monastique était « un manque flagrant de connaissance¹ » de la vie en société. Même l'admirable Miss Lydgate « connaissait de nom tous les péchés du monde, mais il n'était pas certain qu'elle pût les reconnaître si elle les voyait dans la vraie vie² ». De plus, dans leurs propres établissements, en marge des grandes universités, les femmes étaient conscientes qu'elles étaient toujours « en période d'essai³ ». Selon Jane Robinson, on craignait que, si les étudiantes et leurs responsables « semblaient être trop agressives, ou si elles se montraient trop revendicatives dans leur lutte pour l'égalité universitaire, elles pourraient tout perdre à nouveau⁴ ». Une telle crainte n'était pas illusoire. Même si les femmes avaient obtenu le droit de recevoir des diplômes à Oxford en 1920, le *numerus clausus*⁵ voté en 1927 après des débats amers avait imposé une limite « permanente » au nombre des étudiantes dans la ville, et interdit aux établissements pour femmes d'agrandir leurs locaux ou d'offrir plus de programmes. Dorothy Sayers signifia qu'elle désapprouvait cette décision dans une note au début du roman, où elle s'excusait, avec une certaine ironie, auprès des autorités

1. *Ibid.*, p. 112.

2. Page 10.

3. Robinson, *op cit.*, p. 138.

4. *Ibid.*, p. 139.

5. Stature of Limitation.

universitaires, d'avoir donné à l'université d'Oxford « un collège de cent cinquante étudiantes, bien au-delà de la limite imposée par les statuts ¹ ».

Dans *Le Cœur et la Raison*, les réactions des femmes à cette mise à l'écart sont très variées. Les enseignantes sont pour la plupart généreuses et prêtes à s'adapter aux règlements masculins. Comme le dit la doyenne à Harriet Vane :

Comment s'étonner que les hommes n'aient pas envie qu'on leur prenne leurs petits jouets ? Qui le voudrait ? Je pense qu'il est tout à fait noble de leur part de nous laisser venir piétiner leurs plates-bandes ici, dans leur propre université, que Dieu les bénisse. Voilà des centaines d'années qu'ils règnent ici en seigneurs et maîtres, et il leur faut un peu de temps pour s'habituer au changement ².

Cependant, dans le roman comme dans la vraie vie de l'époque, certaines difficultés étaient liées au fait que, pour l'instruction des femmes, quelques pionnières avaient choisi « d'imiter celle des hommes ³ ». Cela était regrettable car, comme Sayers l'expliquait dans un discours intitulé « Les femmes sont-elles des êtres humains ? », prononcé en 1938 :

La bataille fut gagnée et bien gagnée pour l'instruction des femmes. Mais certains aspects sont peut-être un peu ridicules. J'ai remarqué récemment, et avec beaucoup de regrets, une tendance de la part des collèges de femmes à « imiter ceux des hommes » dans leurs points faibles et leurs absurdités. Cela n'est pas sain. Parce que les

1. Voir note de l'auteur.

2. Page 36.

3. « Eros in Academe », p. 114.

chartes des établissements masculins sont autocratiques, archaïques et inefficaces dans de nombreux domaines, les femmes sont plutôt tentées d'imposer à leurs propres institutions – qui avaient au début un fonctionnement plus libre et plus démocratique – les contraintes du moule médiéval masculin, ce qui n'est pas logique¹.

Ce problème d'imitation n'était pas limité aux institutions, car les étudiantes aussi commençaient à s'y mettre :

Escalader le mur pour rentrer à la résidence universitaire ivre à une heure tardive et, pour cette raison, être interdite de sortie est une bêtise inoffensive quand on le fait par exubérance naturelle. Mais quand on le fait « parce que les hommes le font », c'est pire qu'une bêtise, car ce n'est pas spontané et on ne s'amuse même pas en le faisant².

Sayers expose ce problème dans *Le Cœur et la Raison* en décrivant les activités de Violet Cattermole, qui sont fortement condamnées par Harriet Vane. S'appuyant sur les sanctions pratiquées par Somerville en 1934, Harriet explique :

Vous avez assisté à une réunion dans la chambre d'un homme, sans autorisation, après le réfectoire, et on n'aurait pas dû vous laisser faire, parce que vous vous y êtes imposée... De toute façon, vous n'étiez pas rentrée après 21 heures, et vous n'aviez pas paraphé le registre. Cela vous coûterait deux shillings. Vous êtes rentrée après 23 h 15 sans permission spéciale, ce qui

1. Dorothy L. Sayers, « Are Women Human? », *Unpopular Opinions*, Gollancz, Londres, 1946, p. 108.

2. *Idem*.

vous coûterait cinq shillings. En fait, vous êtes rentrée après minuit, ce qui coûterait dix shillings, même si vous aviez eu l'autorisation. Vous avez escaladé le mur, ce qui vous vaudrait d'être consignée; et enfin, vous êtes rentrée complètement bourrée, ce qui vous vaudrait d'être renvoyée¹.

Pour Harriet, et, nous le comprenons, pour Sayers aussi, les établissements pour femmes devaient « être plus stricts » que ceux pour les hommes, car « le monde dans lequel nous vivons n'est pas très joli, et notre règlement doit en tenir compte² ». Le comportement irresponsable d'une femme pouvait gâcher la réputation des femmes universitaires en général, et créer des ennuis pour toutes. Par conséquent, une étudiante qui restait dehors toute la nuit était presque toujours renvoyée, tandis que « son complice masculin n'aurait qu'une amende ou un avertissement³ ». Somerville, par exemple, renvoya une étudiante en 1935 et une autre en 1937 pour ce même délit. Même si certaines étudiantes faisaient des bêtises, la majorité était consciente de l'enjeu réel. Comme le disait Jessie Emmerson, étudiante à St Hilda's College à Oxford en 1931 :

La responsabilité de maintenir l'honneur et la dignité de mon sexe exerçait une telle pression sur moi [...] que j'osais à peine parler à qui que ce soit. Un petit travers et, je le craignais bien, on ne permettrait plus aux étudiantes de s'inscrire⁴.

Cependant, en dépit des contraintes, l'université était l'un des seuls lieux où, à cette époque, des hommes et des

1. Page 106.

2. Page 93.

3. Robinson, *op. cit.*, p. 178.

4. *St Hilda's College Chronicle*, 1931.

femmes pouvaient se rencontrer en tant qu'égaux. Dans *Le Cœur et la Raison*, Harriet et Peter souffrent d'un problème d'inégalité – il est le deuxième fils d'un duc, elle est la fille d'un médecin de campagne ; il est ancien combattant, décoré pour son courage, elle a subi l'indignité d'être jugée publiquement pour un meurtre qu'elle n'avait pas commis. De plus, elle est perçue comme une femme déchue ou pécheresse, car elle a vécu avec un homme hors des liens du mariage. Oxford est le seul endroit où ils peuvent se tenir côte à côte sur un pied d'égalité. Peter est titulaire d'un master en histoire, obtenu avec la mention très bien. Harriet a obtenu son master, mais en anglais, également avec la mention très bien. Ils ont le même statut. Cette égalité est visible grâce à leurs toges qui sont identiques. Ainsi Harriet voit Peter s'éloigner précipitamment en emportant une toge, et se rend compte de son erreur :

Quel amour, il a emporté ma toge au lieu de la sienne !
Bah, dans le fond, ça n'a pas d'importance. Nous faisons à peu près la même taille, et la mienne est plutôt large d'épaules, donc ça revient exactement au même.

Et il lui apparut alors étrange que ce soit la même chose¹.

Pour Dorothy Sayers, ces toges avaient une grande signification, car elle avait fait ses propres études avant que les femmes n'aient le droit d'en porter. En 1920, l'université d'Oxford avait accordé aux femmes le droit de recevoir des diplômes et d'être considérées comme des membres de l'université à part entière. La promotion qui arriva en octobre 1921 était donc la première à porter la toge dès le début de sa

1. Page 193.

carrière universitaire. Harriet Vane, qui, selon la chronologie du roman, a commencé ses études en octobre 1923, faisait donc partie de la troisième promotion à la porter.

L'université fournit donc un espace d'égalité androgyne qui, pour Harriet et certainement pour Sayers aussi, permet à chacun de fusionner « en un seul et même corps professionnel et de [faire] également corps avec chaque homme et chaque femme pour qui l'intégrité intellectuelle a une plus grande signification que le profit matériel¹ ». Dans l'élucidation des crimes, qui est présentée comme une activité intellectuelle rigoureuse, Peter et Harriet travaillent ensemble et sont dépendants l'un de l'autre, comme des collègues dans un projet de recherche. Comme le disait Sayers dans une lettre au dramaturge Maurice Browne, Peter « suit la bonne piste dès le début, mais uniquement parce que Harriet a déjà amassé tous les faits matériels et les lui a présentés sur un plateau² ». L'égalité signifie également que, comme Peter risque parfois sa vie dans ses missions diplomatiques, Harriet est libre de risquer la sienne pour chercher la vérité et pour protéger Miss de Vine d'une attaque meurtrière. Dans le cadre de leur mission en tant que détectives, le rôle joué par Peter ou par Harriet dépend uniquement des considérations pratiques (Peter n'a pas le droit de se promener la nuit dans une résidence universitaire pour femmes, et Harriet n'a pas le temps d'aller à York), et non d'une différence de nature due à leur sexe. Comme le constate Aoife Leahy :

Dans leur corps, Peter et Harriet sont homme et femme, mais leur âme et leur esprit sont asexués. Ils seront prêts à s'unir dans le mariage uniquement

1. Page 19.

2. *The Letters of Dorothy L. Sayers vol. 2: From Novelist to Playwright*, p. 389.

lorsqu'ils auront terminé de jouer le rôle traditionnel associé à leur sexe¹.

Cependant, Sayers et Harriet s'interrogent sur la possibilité pour une femme de suivre sa vocation professionnelle tout en étant mariée et en devenant mère. Est-il possible de trouver l'équilibre entre le cœur et la raison? Dans un discours adressé à une association féminine, Sayers note une injustice flagrante entre les sexes :

Combien de femmes préfèrent un métier à un foyer et une famille? Très peu, je l'avoue. Malheureusement, elles sont souvent obligées de choisir. Un homme, en général, n'est pas obligé de choisir. Il a droit aux deux. En réalité, s'il veut le foyer et la famille, il doit normalement avoir un métier aussi².

Elle avoue également que, le plus souvent, une femme est obligée de se marier car elle n'a aucun autre moyen d'assurer sa propre sécurité financière, et encore moins, le cas échéant, celle de ses enfants. Dans des notes qui accompagnaient son CV en 1928, Sayers écrit :

Les femmes et le mariage: dans la majorité des cas, les principaux problèmes sont économiques. Je tiens à l'idée que chaque femme, qu'elle se marie ou non, devrait être capable de gagner sa vie et d'apporter sa contribution aux frais du ménage. Je considère que le jour viendra bientôt où l'on estimera que c'est aussi dégradant d'être entretenue par un mari que par un

1. Aoife Leahy, *The Victorian Approach to Modernism in the Fiction of Dorothy L. Sayers*, CSP, Newcastle, 2009, p. 131.

2. «Are Women Human?», p. 110.

autre homme. J'aimerais qu'une loi abolisse la responsabilité du mari pour l'impôt sur le revenu de sa femme, ainsi que pour ses dettes personnelles, de telles distinctions étant injustes¹.

Au moment de la rédaction de *Le Cœur et la Raison*, Sayers était particulièrement au courant de ces contraintes en raison de son implication dans The Over-Thirty Association, association humanitaire qui essayait d'aider des femmes en difficulté, en leur fournissant des conseils, des services, un local pour se détendre et se renseigner, et des repas chauds le midi. Comme Sayers l'expliqua pendant une émission de radio en janvier 1937: « Le but de l'Over-Thirty Association est d'aider celles qui, sans que ce soit leur faute, mais uniquement parce qu'elles ne sont plus très jeunes, sont incapables de trouver du travail². » Ayant constaté que « dans le monde commercial ou industriel, il est très difficile de trouver un poste quand on a dépassé les trente ans, surtout pour une femme³ », et que les employeurs avaient l'habitude de dire « trop vieille » sans même lire la lettre de motivation d'une femme de trente ans ou plus, l'association « explorait le marché du travail afin de trouver de nouveaux débouchés pour les femmes⁴ ». Selon Sayers, cette initiative était nécessaire, car une célibataire qui avait payé des cotisations à sa caisse d'assurance n'avait droit qu'à quinze shillings (environ un euro) par semaine d'allocations, ce qui ne suffisait pas pour

1. Cité dans Barbara Reynolds (ed.), *Dorothy L. Sayers, Child and Woman of her Time*, The Dorothy L. Sayers Society, Hurstpierpoint, 2002, p. xxiv.

2. Dorothy L. Sayers, « The Over-Thirty Association », microfilm d'une émission de radio de la BBC, le 31 janvier 1937, archives de la BBC, Caversham, p. 1.

3. *Idem.*

4. *Idem.*

se nourrir et payer un loyer. Une jeune enseignante gagnait environ £. 4 (5 euros) par semaine à cette époque. Cependant, même ces petites allocations étaient préférables au système antérieur où, selon Sayers, « une célibataire ou une veuve d'un certain âge n'avait aucune ressource, et devait obligatoirement être aidée, souvent de très mauvaise grâce, par un parent masculin récalcitrant, situation qui était très pénible pour tout le monde¹ ». En janvier 1937, Sayers pouvait annoncer que l'association, fondée fin 1934, pendant la rédaction de son roman, avait déjà aidé mille deux cents femmes. De telles informations permettent également aux lecteurs de mieux comprendre l'embarras financier d'Annie Wilson, qui avait probablement plus de trente ans à la mort de son mari.

Cependant, dans *Le Cœur et la Raison*, Sayers décide de faire abstraction des soucis économiques et d'aborder le problème du mariage pour des femmes qui n'avaient pas besoin de soutien financier. Harriet Vane, comme Emma Woodhouse dans le roman de Jane Austen, a vraiment la liberté de choisir, car elle sait qu'elle ne manquera de rien si elle reste célibataire. Pour Harriet, la question est inévitablement liée aux personnes qu'elle rencontre :

Quant au mariage, eh bien on avait certainement ici une chance de découvrir s'il fonctionnait ou pas. Était-il pire d'être une Mary Attwood, née Stokes, ou une Miss Schuster-Slatt? Était-il préférable d'être une Phoebe Bancroft, née Tucker, ou une Miss Lydgate? Et est-ce que toutes ces personnes seraient devenues exactement ce qu'elles sont, mariées ou célibataires²?

1. *Ibid.*, p. 3.

2. Page 30.

Une telle question n'a pas de réponse, car Mary Attwood est malade et Sadie Schuster-Slatt, même si elle est pénible pour les autres, a l'air d'être tout à fait heureuse. En revanche, Harriet voit en Phoebe Tucker, historienne mariée à un archéologue, qu'elle accompagne sur les chantiers de fouilles et qui rédige avec lui des articles savants, l'exemple parfait de la femme mariée et heureuse qui continue à exercer ses talents dans le domaine professionnel en dépit de l'arrivée de trois enfants. Mais Miss Lydgate aussi est épanouie. Même si elle est célibataire et se consacre pleinement à son métier, elle aime, est aimée et construit des relations solides et durables avec son entourage. Harriet, qui s'est vu offrir comme Phoebe « l'opportunité d'épouser quelqu'un qui [a] un métier si proche du sien que c'[est] presque pareil¹ », ne peut pas savoir quel choix la rendrait heureuse. Cependant, un choix de vie est implicitement rejeté, celui de Catherine Bendick née Freemantle, dont la situation ressemble à celle de Doreen Wallace (1897-1989), amie et contemporaine de Sayers à Somerville, qui « épousa un fermier dans l'est de l'Angleterre [...] et écrivit de nombreux romans dans le dialecte local sur la pénibilité de la vie agricole et les difficultés rencontrées par une femme instruite qui essaie de s'y adapter² ». Deux de ses œuvres les plus appréciées, *Barnham Rectory* et *The Tithe War*, parurent en 1934. Contrairement à Wallace, qui continua à utiliser sa formation en écrivant des romans pour contribuer au budget familial, la brillante Mrs Bendick participe au travail manuel de la ferme et donne à Harriet l'impression d'avoir « vu un vainqueur du Grand Prix d'Epsom s'accommoder d'une charrette à charbon³ ».

1. Page 32.

2. Adams, *op. cit.*, p. 28.

3. Page 32.

L'erreur, pour Harriet, vient du fait que cette grande intellectuelle a non seulement épousé un fermier, mais qu'elle a également « épousé le métier de son mari¹ » et, ce faisant, renoncé à sa propre vocation. Et, en fin de compte, la seule réponse possible offerte par Sayers semble reposer sur la vocation ou la mission individuelle, ce qui est primordial pour chacune. Miss de Vine, qui avait été fiancée par le passé, raconte qu'elle énervait souvent son fiancé en se trompant sur ses aspirations. Elle en avait conclu : « Je me souciais moins de lui que je ne l'aurais fait d'une lecture controversée² » et donc que sa mission n'était pas de s'occuper de lui, mais plutôt de se consacrer pleinement à ses recherches. En revanche, pour Harriet et Peter, comme pour Phoebe et son mari, l'équilibre est possible, même s'il est fragile. Cette découverte est révélée par le sonnet qu'ils écrivent ensemble. La tranquillité sans nuage que Harriet semble chercher au début ne suffit pas. Ils trouveront le bonheur, comme Peter le précise à la fin, uniquement dans « le compromis précaire entre des forces opposées, qui est la seule stratégie satisfaisante pour vivre dans ce monde ambigu³ ».

La vie universitaire

Certains critiques déplorent la présentation de la vie universitaire dans *Le Cœur et la Raison* et accusent Sayers de l'idéaliser. Queenie Leavis, par exemple, détestait le roman et le trouvait pernicieux :

1. Page 32.

2. Page 121.

3. Kenney, *op. cit.*, p. 103.

C'est une présentation perfide [du monde universitaire], car elle est à la fois populaire et romantique tout en prétendant être réaliste. [...] Malheureusement pour Miss Sayers, les universités ne sont pas les lieux spirituellement admirables qu'elle veut nous faire croire. Les habitants du monde universitaire qui gagnent leur vie en faisant de la recherche ne sont pas plus sages, plus vertueux, plus raffinés, plus honnêtes ni en aucune manière plus dignes de notre estime que ceux qui sont issus de la même classe sociale et qui travaillent ailleurs qu'à l'université¹.

Mais Sayers prétend-elle vraiment que les universitaires sont particulièrement admirables? Ou la citation de John Donne, au tout début du roman, qui commence par «L'université est un paradis...» est-elle à prendre avec une certaine ironie? Pour le juriste David Feldman, *Le Cœur et la Raison* «représente l'une des discussions les plus intéressantes de toute la littérature sur la nature des recherches universitaires²». Il reprend à son compte le jugement du narrateur: «Aucun travail scientifique ne parvient jamais à la perfection absolue³.» En revanche, Mary Lynne Gasaway Hill voit dans *Le Cœur et la Raison* une critique implicite de ceux, et surtout de celles, qui s'appuient trop sur les théories intellectuelles masculines de leur époque:

L'une des raisons pour lesquelles Harriet et les enseignantes n'arrivent pas à décoder le texte de l'auteur

1. Q. D. Leavis, «The Case of Miss Dorothy L. Sayers», *Scrutiny*, vol. VI, 1934, p. 337.

2. David Feldman, «The Nature of Legal Scholarship», *The Modern Law Review*, vol. 52, juillet 1989, p. 504.

3. Page 27.

inconnu des incidents vient de la médiation patriarcale de leur vision. [...] Elles interprètent les signes laissés par la Farceuse en se servant des théories de la sexualité féminine (à la Freud) qui leur sont présentées dans le monde universitaire britannique de 1935. En estimant que les messages du corbeau sont contre les femmes, plutôt que contre les femmes érudites, les enseignantes et Harriet supposent que le corbeau est une célibataire frustrée qui nourrit « un désir morbide d'attirer l'attention et de créer un scandale public¹ ».

Cette interprétation erronée crée une ambiance de méfiance malsaine dans la salle des professeurs. Il est donc essentiel, comme le souligne Catherine Kenney, de faire la distinction « entre ce que Harriet choisit de voir [...] et ce que le roman nous présente² ». Même si Sayers et Harriet Vane sont toutes deux des diplômées de l'université d'Oxford, qui ont ensuite gagné leur vie en écrivant des romans policiers, le point de vue de Harriet dans le roman n'est pas celui de Sayers. L'auteur avoue qu'elle avait délibérément inventé « le genre de crime que le monde en général associerait volontiers à une communauté de femmes célibataires³ », et espérait que, comme le font Harriet et les professeurs de Shrewsbury College, le lecteur tomberait dans le piège. L'erreur de compréhension de Harriet se manifeste surtout dans « ses mauvaises interprétations constantes des paroles et gestes de Miss Hillyard⁴ », enseignante qui correspond le plus au profil de la célibataire acariâtre, mais qui n'aurait certainement pas envoyé des mes-

1. Mary Lynne Gasaway Hill, «The Fandango of Harriet and Annie in Sayers *Gaudy Night*», *Tricksters Way*, vol. 5, article 4, le 4 janvier 2009, p. 1.

2. Kenney, *op. cit.*, p. 164.

3. *Ibid.*, p. 213.

4. Gasaway Hill, *op. cit.*, p. 3.

sages aux mêmes personnes que la véritable coupable. De la même manière, Harriet n'arrive pas à faire confiance à Miss Climpson et à son équipe, car celle-ci est composée de femmes célibataires. Miss Climpson, dont la sûreté de jugement avait sauvé la vie de Harriet quelques années auparavant¹, est devenue, à ses yeux, « cette vierge desséchée et d'un âge avancé² ». Ici Sayers affirme explicitement que Harriet a tort de se méfier :

En l'espèce, Harriet ne rendait pas justice à cette dame ; Miss Climpson avait vu bien des choses bizarres au cours des soixante et quelques années où elle avait mené une vie de pensionnaire, et elle avait aussi peu de complexes et de refoulements qu'un être humain pouvait en avoir³.

À la fin du roman, Harriet retrouve sa clairvoyance et parvient, en bonne universitaire, à examiner tous les faits avant de tirer une conclusion. Les enseignantes ne sont ni les chevalières glorieuses de la vérité ni les vieilles filles complexées qu'elle avait vues à un moment ou un autre de l'histoire, ce sont des femmes normales :

Toutes étaient à nouveau normales. Il n'en avait jamais été autrement. À présent que le prisme déformant du soupçon avait été éliminé, c'était des êtres humains, aimables, intelligents – ne voyant peut-être pas beaucoup plus loin que leurs propres intérêts, de même que l'homme ordinaire ne voit pas au-delà de son travail ou que la femme ordinaire ne voit pas au-delà de ses pro-

1. Voir le roman *Poison violent* (1930).

2. Page 178.

3. *Idem*.

blèmes domestiques – mais aussi simples à comprendre et aussi agréables que le pain quotidien¹.

Une fois l'énigme résolue, le lecteur se rend compte que Sayers n'a jamais idéalisé ni diabolisé les enseignantes. Elles ont de nombreuses qualités admirables, mais Miss Hillyard est difficile à vivre, et son cours sur les développements constitutionnels est ennuyeux, Miss Shaw maternelle excessivement ses étudiantes, Miss Allison est trop bavarde et colporte des rumeurs, Miss Barton manque d'humour et Miss Edwards est une adepte de l'eugénisme. Il n'y a rien de très grave à signaler chez elles, mais elles ne sont pas du tout irréalistes. *Le Cœur et la Raison* démontre également que le fait d'être femme « signifie quelque chose de différent pour chaque être humain, même chez les femmes universitaires² ». Elles ne sont unies que dans leur recherche de connaissance et de compréhension, et dans le fait qu'aucune d'entre elles ne serait « disposée à placer ses attaches personnelles au-dessus de son honneur professionnel³ ». Si Sayers idéalise quelque chose, ce n'est pas les universitaires, mais plutôt l'attitude promue, en théorie du moins, par l'université en tant qu'institution : « la modération et l'intégrité intellectuelle⁴ ».

Le regard des femmes

En mai 1936, Dorothy Sayers écrit à son agent Nancy Pearn :

1. Page 309.

2. Kenney, *op. cit.*, p. 164.

3. Page 300.

4. «What's Right with Oxford», p. 35.

J'hésite, même si c'est un peu illogique, à m'associer publiquement à un organisme qui se dit féministe. [...] J'ai l'impression que, de nos jours, on peut faire davantage de bien en tenant la position féministe pour acquise. Je veux dire que, plus nous faisons du bruit pour promouvoir « le point de vue féminin », plus nous donnons l'impression que le point de vue féminin est différent de tout autre et, franchement, je ne crois pas qu'il en soit ainsi¹.

Elle précisa sa pensée dans son article « Les femmes sont-elles des êtres humains ? ». D'abord, pour Sayers, il y avait des questions, comme, par exemple, la littérature ou les finances, à propos desquelles « le point de vue féminin n'a aucune valeur, car il n'existe pas ». Demander ce que pensent les femmes dans de tels domaines était, à son avis, aussi ridicule que de « demander quel est l'angle féminin dans un triangle équilatéral² ». Même si l'égalité de droits entre les hommes et les femmes avait une grande importance à ses yeux, Sayers pensait que si les hommes commençaient à traiter « les femmes » comme une classe homogène, ils risquaient d'oublier que les femmes étaient avant tout, comme eux, des individus ayant des goûts et des opinions très variés :

Je ne crois pas que les femmes, en tant que femmes, veulent quoi que ce soit en particulier, mais en tant qu'êtres humains elles veulent, mes chers messieurs, exactement ce que vous voulez, un travail intéressant, une liberté raisonnable pour leurs plaisirs et une vie

1. *The Letters of Dorothy L. Sayers: 1899-1936. The Making of a Detective Novelist*, p. 391.

2. « Are Women Human ? », p. 113.

sentimentale adéquate. La nature du travail, des plaisirs et des sentiments dépend entièrement de l'individu¹.

Motivée par son désir que les femmes soient perçues d'abord comme des êtres humains, Sayers essayait parfois de faire comprendre aux hommes comment ils réagiraient s'ils «étaient contraints de se considérer jour après jour, non pas comme des membres de la société, mais uniquement [...] comme des membres virils de la société» et si «tout ce qu'ils portaient, disaient ou faisaient devait se justifier par rapport à l'approbation des femmes²».

Dans *Le Cœur et la Raison*, Sayers releva le défi de renverser un peu les rôles et de présenter Lord Peter et son neveu comme les objets du regard et de l'approbation ou de la non-approbation féminines. À cet égard, Carolyn Heilbrun a suggéré qu'un «tel traitement du mâle comme objet érotique pour des femelles est presque unique dans toute la littérature occidentale³». Ce traitement est possible, parce que Harriet, dont les échanges avec Peter se sont presque toujours déroulés soit seule à seul, soit dans un groupe mixte, ne l'avait jamais contemplé auparavant en compagnie d'autres femmes qui ne le connaissaient pas. Comme le constate Donald Marshall :

Quand [Peter] traverse la cour à Shrewsbury College, sous le regard fixe de tout le corps professoral, elle le voit par les yeux de femmes qui le découvrent

1. *Ibid.*, p. 114.

2. Dorothy L. Sayers, «The Human-Not-Quite-Human», *Unpopular Opinions*, Gollancz, Londres, 1946, p. 117.

3. Voir Carolyn Heilbrun, «Gaudy Night and its American Women Readers», *Proceedings of the 1985 Dorothy L. Sayers Society Annual Convention*, Hurstpierpoint, 1986, p. 35.

visuellement avant de le connaître, c'est-à-dire de femmes qui le perçoivent de façon sensuelle plutôt qu'intellectuelle¹.

De la même manière, quand Gerald, le neveu de Peter, vient voir s'il peut reconnaître la femme effrayante qui l'avait accosté un soir dans le jardin (nouveau renversement des rôles habituels), toutes les enseignantes se précipitent à la fenêtre pour le voir². La doyenne exprime la vérité honteuse : « Les beaux jeunes gens sont toujours excitants³ », tandis que Miss Barton ne veut pas qu'elles le regardent bouche bée « comme une bande d'écolières⁴ ». Dans les deux cas, on reconnaît qu'il « est embarrassant pour un homme seul de traverser une vaste cour en ayant les regards d'un groupe de femmes universitaires braqués sur lui⁵ », mais les femmes sont ici chez elles. L'homme est l'intrus et donc l'objet légitime d'une surveillance générale. Il est parfois même source de ridicule comme, par exemple, celui qui porte un plastron trop bruyant. Mais Sayers va encore plus loin. Si Peter est l'objet du regard général dans un lieu public, il devient l'objet du regard privé de Harriet, d'abord quand il lit son dossier, et ensuite lorsqu'il s'endort dans la barque après leur pique-nique. Assise en face de lui, Harriet « étudi[e] son visage, tourné de côté⁶ », contemplant tous les petits détails de ses traits. Plus tard, il s'expose dans toute sa fragilité, endormi devant elle du sommeil profond que provoque l'épuisement physique. Pour Crystal Downing, « Sayers bouleverse la tra-

1. Donald Marshall, « *Gaudy Night: An Investigation of Truth* », *SEVEN*, vol. 4, 1983, p. 113.

2. Page 242.

3. *Idem*.

4. *Idem*.

5. Page 220.

6. Page 199.

dition. [...] Peter est identifié par son corps et donc joue le rôle habituellement joué par la femme¹».

En tout cas, *Le Cœur et la Raison* reste à plusieurs niveaux un roman subversif dans sa présentation des femmes. Le criminel est une femme, la victime proposée également, ainsi que le détective principal et tous les suspects. Le lieu du crime est un domaine géré par des femmes uniquement. Les hommes ne participent à l'action qu'en répondant aux invitations des femmes et, en le faisant, ils courent le risque de devenir, même brièvement, des objets sexuels, contemplés en premier lieu pour leur beauté ou pour leur élégance plutôt que pour leurs qualités intellectuelles.

Le Cœur et la raison en tant qu'histoire politique et sociale

De nombreux lecteurs et commentateurs ont remarqué que « ce n'est pas tous les jours que l'on rencontre un roman policier qui se soucie de questions politiques et sociales² » autant que *Le Cœur et la Raison*. On peut même dire que toute l'atmosphère du roman est imprégnée du contexte politique et social des années 1930. Pour Catherine Kenney, le jour des fiançailles de Peter et de Harriet représente « le dernier jour du long week-end entre les deux grandes guerres³ ». Le lendemain matin, Peter sera obligé de partir en mission diplomatique pour le ministère des Affaires étrangères. Il y a donc « un parfum de fin d'époque dans l'air, une urgence réprimée

1. Crystal Downing, *Writing Performances: The Stages of Dorothy L. Sayers*, Palgrave, 2004, p. 54.

2. <http://www.stephandtonyinvestigate.com/?p=2509> (consulté le 28 octobre 2011).

3. Kenney, *op. cit.*, p. 119.

par rapport au conflit qui vient¹». Joanna Scutts note aussi ce sens de l'urgence croissante de la situation internationale :

Dans plusieurs romans de la série, Lord Peter participe à des missions mystérieuses pour le Foreign Office ; dans *Le Cœur et la Raison*, ses absences deviennent de plus en plus urgentes, plus prolongées, et l'usent de plus en plus émotionnellement. On le convoque à Berlin et à Rome ; lui et ses collègues diplomates essaient de contenir un raz-de-marée. L'ambiance romantique d'Oxford, la foi dans les valeurs d'Oxford sont l'objet de contre-attaques par des forces ennemies de plus en plus puissantes².

Dans un sens, cette ambiance n'est pas étonnante. Comme le constate la romancière P. D. James, la Première Guerre mondiale « avait détruit pour toujours les fondements politiques, économiques et sociaux du monde apparemment solide dans lequel elle était née³ », et Sayers restait toujours consciente de la réalité extérieure à sa situation personnelle. Cependant, c'est surtout dans *Le Cœur et la Raison* que Sayers décide d'enraciner son couple de détectives, Peter et Harriet, avec leur relation précaire et leurs émotions instables, dans un monde qui reflète l'équilibre fragile qu'ils connaissent trop bien. Dès le tout début du roman, le lecteur apprend que Harriet vient de rentrer d'un long périple en Europe et qu'elle avait passé du temps en Allemagne à amasser des matériaux pour « une série de nouvelles portant

1. *Idem*.

2. Joanna Scutts, « Second Glance : Dorothy Sayers and the Last Golden Age », *Open Letters Monthly*, août 2007, <http://www.openlettersmonthly.com/second-glancedorothy-sayers>.

3. P. D. James, « Dorothy L. Sayers: Her Novels Today », *SEVEN*, vol. 10, 1993, p. 19.

sur des intrigues policières dans le Berlin d'Hitler¹». Dans le roman, la première longue conversation entre Peter et Harriet porte sur la situation européenne. Harriet raconte ses déplacements, et Peter ajoute «des commentaires bien informés sur les conditions de vie dans l'Allemagne contemporaine²». Si Harriet constate avec surprise que Peter est bien renseigné «sur les tenants et aboutissants de la politique internationale³», le lecteur des romans précédents de Sayers ne partage pas son étonnement. L'avant-propos de la majorité des œuvres de la série indique à propos de Peter que, pendant la Première Guerre mondiale : «Il ne lui arriva rien d'autre que d'être promu major et de recevoir la croix du D.S.O., en récompense d'un exploit téméraire pour le compte du service des renseignements et de la sécurité militaire au-delà des lignes allemandes⁴.» Dès le premier récit des exploits de Peter, *Lord Peter et l'inconnu*, le lecteur sait qu'il parle un excellent allemand, et qu'il avait accompli auparavant des missions d'espionnage dangereuses dans le contexte militaire. Dans une situation de risque, Peter «se rappel[le] avoir pénétré, sous un déguisement, dans la salle de l'état-major allemand⁵». Dans *Have his Carcase* (1932), traduit en français sous le titre *Lord Peter et le mort du 18 juin*, le lecteur anglophone apprend également que Peter avait «pass[é] un court moment à jouer le détective sous un nom d'emprunt allemand⁶», mais malheureusement pour le lecteur français, cette information se trouve dans une section omise dans la

1. Page 41.

2. Page 42.

3. Page 42.

4. Avant-propos à Dorothy L. Sayers, *Lord Peter et l'inconnu*, traduit par L. Servicen, Le Livre de Poche, 1939, p. 9.

5. *Lord Peter et l'inconnu*, p. 216.

6. Dorothy L. Sayers, *Have his Carcase*, Hodder and Stoughton, London, 1974, p. 350.

traduction française de l'œuvre. Adrian Thorpe, diplomate de carrière qui connaissait bien Sayers quand il était jeune, remarque qu'il n'est pas rare qu'un ancien membre du service des renseignements (qu'on sollicite par la suite pour des missions diplomatiques de la plus grande importance) se décrive, ainsi que le fait Peter, comme « le pitre de service des Affaires étrangères¹ » ou le « comédien-bonimenteur de service », tout en entretenant des relations très ambiguës avec les autorités.

La situation européenne décrite par Peter en 1935 est, en effet, très délicate. À un moment, il semble que la guerre est sur le point d'éclater, à un autre, qu'il reste encore le temps de s'y préparer. Peter évoque un monde profondément perturbé :

[...] la précipitation et la violence et toutes ces combines sordides et tordues. Malsain, irrationnel, hypocrite, rien que de la propagande et des arguties et « qu'est-ce qu'on en retire ? ». Jamais de temps, jamais de paix, jamais de silence ; rien que des conférences et des journaux et des discours publics jusqu'à ce qu'on ne s'entende même plus penser².

Pendant sa mission à Rome, nous savons que l'interlocuteur de Peter était un individu appelé tout simplement « le Comte³ ». Pour Adrian Thorpe, il s'agissait presque certainement du « comte Ciano, qui n'était pas encore ministre des Affaires étrangères italien à cette époque, mais qui était déjà un membre très important du Grand Conseil Fasciste et gendre de Mussolini⁴ ». Dans ce cas, on peut supposer que

1. Page 190.

2. Page 190.

3. Page 149.

4. Adrian Thorpe, « Why was Wimsey in Warsaw ? », actes du col-

leur sujet de discussion était «les tensions entre l'Italie et l'Éthiopie à la suite de la crise d'Ogaden à la fin de 1934¹».

Même si, à Rome, Peter arrive à calmer les esprits, la situation internationale reste fragile. Il raconte à Harriet :

Je pensais, à un moment nous pensions tous qu'il pourrait se produire quelque chose. Toutes ces abominations qui surgissaient à nouveau. J'avais même dit à Bunter un soir : «Ça vient; on y est; c'est reparti pour l'armée, sergent...» Mais, finalement, vous voyez, la rumeur est repartie comme elle était venue après avoir fait beaucoup de bruit... pour le moment... La balance penche d'un côté, et vous pensez «C'est foutu!» et puis elle penche de l'autre côté, et vous pensez «Calme plat»; et puis, un jour, elle penche trop, vous vous retrouvez dans le pétrin, et vous ne vous rappelez plus comment vous vous y êtes mis².

Dans ce genre d'incertitude, Sayers choisit d'envoyer Peter, un intellectuel et surtout un bon historien, négocier avec les fascistes italiens, car, comme elle le dit ailleurs : «C'est la grande force de l'intellectuel d'être, en fin de compte, plus souple et plus flexible que celui qui est prisonnier d'une doctrine³.»

En dépit de leur réputation de mener une vie protégée dans leur tour d'ivoire, les universitaires d'Oxford dans *Le Cœur et la Raison* sont bien au courant de la situation internationale et s'y intéressent. Miss Lydgate est contente d'accueillir Lord Peter et «s'enqu[iert] avec un intérêt particulier

loque annuel de la Dorothy L. Sayers Society, 2005, Hurstpierpoint, 2006, p. 46.

1. *Idem*.

2. Pages 190-191.

3. «What's Right with Oxford», p. 38.

de la situation en Europe centrale¹». La directrice profite de sa présence «pour orienter ses questions vers la situation en Europe²». Miss Stevens et Miss Allison n'hésitent pas à entamer «une discussion sur la politique monétaire et l'inflation³». Miss Barton a écrit un livre sur les femmes dans l'État moderne «qui attaque la doctrine nazie disant que la place de la femme dans l'État devrait être limitée aux "occupations féminines" que sont les enfants, l'Église et la cuisine⁴». Dans toutes les conversations rapportées de la salle des professeurs, les enseignantes se montrent très au courant de l'actualité et particulièrement intéressées par les grandes questions de leur époque.

Cependant, le livre de Miss Barton n'est qu'un élément de l'un des plus grands thèmes de *Le Cœur et la Raison*. Comme le précise l'encyclopédie en ligne Wikipédia, «ce roman, dans sa totalité, peut être perçu comme une attaque contre la doctrine sociale nazie⁵». Cela est certainement vrai, mais la partie de cette doctrine que Sayers examine de plus près tourne autour des questions eugéniques.

Aujourd'hui, dans notre monde post-hitlérien, il est difficile d'imaginer à quel point les idées eugénistes étaient acceptables et même à la mode au moment où Dorothy Sayers écrivait ses romans policiers. Michael Perry décrit la liste des partisans de l'eugénisme pendant la période de l'entre-deux-guerres comme «plus ou moins un répertoire des personnes les plus puissantes et les plus dignes de respect du pays⁶». En tout cas, on peut citer notamment l'ancien Pre-

1. Page 221.

2. Page 223.

3. Page 180.

4. Page 295.

5. http://en.wikipedia.org/wiki/Dorothy_L._Sayers

6. Préface à G. K. Chesterton, *Eugenics & Other Evils*, Inkling Books, Seattle, 2000, p. 5.

mier ministre Arthur Balfour, l'économiste John Maynard Keynes, le philosophe Bertrand Russell et le réformateur William Beveridge comme des membres déclarés de la English Eugenics Society¹.

Pendant la rédaction du roman de Sayers, l'eugénisme était un grand sujet de débat. Sir Arthur Schuster, un des eugénistes les plus célèbres d'Angleterre et source probable des idées de Miss Schuster-Slatt dans le roman, est mort en octobre 1934. Les nombreuses annonces nécrologiques contribuèrent à la large diffusion de ses idées². Son collaborateur, le Dr Eliot T. Slater, partit, ostensiblement à la même époque, travailler à l'Institut Kaiser Wilhelm à Munich dans l'équipe dirigée par les célèbres eugénistes nazis Ernst Rudin et Franz Kallman³. En novembre 1934, Lord Kilmore proposa, dans un débat parlementaire très polémique, que «la législation sur le mariage soit modifiée afin d'obliger les deux partenaires, prêts à s'unir, à fournir un certificat médical de non-contre-indication à la reproduction⁴». Plusieurs journaux présentaient sans ambiguïté le point de vue eugéniste. En avril 1932, la pionnière du planning familial aux États-Unis, Margaret Sanger, eugéniste militante, avait proposé dans un journal britannique que l'on «donne à certains groupes dysgéniques de notre population le choix entre la ségrégation ou la stérilisation⁵». Dans le même article, elle présenta un projet pour enfermer dans un asile «pour toute leur vie» des individus qui étaient «imbéciles,

1. Voir www.eugenics-watch.com

2. «Sir Arthur Schuster: A Mathematical Physicist», *The Times*, le 15 octobre 1934, p. 19, et *Royal Society Obituary Notices 1932-1935*, vol. 1, p. 409 à 423.

3. Voir David Pilgrim, *The Biopsychosocial Model in Anglo-American Psychiatry: Past, Present and Future*, <http://www.critpsynet.freeuk.com/Pilgrim.htm>

4. *The Times*, le 15 novembre 1934, p. 7.

5. Margaret Sanger, «A Plan for Peace», *Birth Control Review*, avril 1932, p. 107-108.

débiles mentaux ou épileptiques», et pour enfermer «pour la période qu'il faut» des personnes en bonne santé, mais «illettrées, sans ressources, inaptes au travail, criminelles, prostituées ou droguées». Cependant, les propositions de Sanger étaient bien plus modérées que celles présentées dans le même journal une année plus tard, en avril 1933, par le docteur E. A. Whitney, responsable d'une clinique bien connue en Pennsylvanie, qui recommandait également la stérilisation des homosexuels et des personnes coupables de «crimes contre nature¹». Le professeur Ernst Rudin, responsable du programme eugénique nazi en Allemagne, allait plus loin encore en voulant stériliser également ceux «dont la tare n'est pas facilement reconnaissable», mais «qu'on devrait néanmoins empêcher de se reproduire²». Les commentaires de Peter Wimsey sur la vie en Allemagne dans *Le Cœur et la Raison* auraient pu facilement faire référence à la loi sur la prévention des maladies héréditaires pour la postérité, votée en 1933, peu de temps après la prise de pouvoir nazie, et qui permit la stérilisation involontaire de plus de quatre cent mille personnes, dont la plupart pendant la période 1934-1937³. Nous savons que Sayers était au courant de cette situation, car *The Times* avait publié un article détaillé à ce sujet au moment du vote de la loi en juillet 1933⁴, suivi par un débat très animé au sujet de l'application de la loi en janvier 1934⁵.

Sayers commence la discussion sur les principes eugénistes très tôt dans le roman avec une conversation entre Harriet et

1. E. A. Whitney, «Selective Sterilization», *Birth Control Review*, avril 1933, p. 86.

2. Professor Dr Ernst Rudin, «Eugenic Sterilization: An Urgent Need», *Birth Control Review*, avril 1933, p. 102-104.

3. Garland E. Allen, «Science Misapplied the Eugenics Age Revisited», www.techreview.com/articles/as96/allen.html

4. *The Times*, le 27 juillet 1933, p. 11.

5. *The Times*, le 9 janvier 1934, p. 9.

Phoebe Tucker à la réunion des anciennes étudiantes. Phoebe Tucker a involontairement suivi toutes les consignes des eugénistes : c'est une femme très intelligente et en bonne santé, qui a épousé un homme aussi intelligent qu'elle, et qui a eu trois enfants. Cependant, elle n'accepte pas du tout leurs principes, et ses commentaires montrent qu'elle ne croit pas leurs théories de déterminisme héréditaire :

Dieu merci, il semble que tous les enfants soient plutôt intelligents en fin de compte. Cela aurait vraiment été pénible d'avoir enfanté des débiles, mais c'est vraiment à pile ou face, non ? Si seulement on pouvait les inventer, comme des personnages de roman, ce serait beaucoup plus gratifiant pour un esprit bien organisé¹.

Harriet semble partager les sentiments de son amie, car elle ne la contredit pas, mais sans transition, la conversation s'orienta naturellement vers la biologie et les lois de Mendel, ainsi que vers *Le Meilleur des mondes*². Le roman dystopique d'Aldous Huxley décrit un monde où les bébés sont produits dans un laboratoire et programmés dès la naissance pour le rôle qu'ils doivent jouer dans la société – un cas d'eugénisme le plus extrême possible. À partir de cette conversation, *Le Cœur et la Raison* fourmille d'allusions au débat eugéniste.

En présentant le point de vue pro-eugéniste, qu'elle ne partageait pas, Sayers tentait d'être juste. Elle avait plusieurs amies eugénistes parmi ses anciennes camarades de Somerville. Margaret Chubb, une étudiante de la promotion de Sayers, fut pendant quelques années secrétaire de la National Birth Control Association, organisme connu pour ses idées eugénistes. Charis Barnett était également une amie proche

1. Page 9.

2. *Idem*.

de Sayers, qui avait établi la première clinique de planning familial à Salford et écrivait sur la question de la régulation des naissances d'un point de vue eugéniste. Dans *Le Cœur et la Raison*, Sayers invente deux eugénistes, l'Américaine un peu ridicule, Sadie Schuster-Slatt, et Miss Edwards, enseignante scientifique sympathique et sérieuse.

Dès le début du roman, le lecteur comprend que Sadie Schuster-Slatt est fort préoccupée par les questions eugénistes. À la première occasion, elle « orienta triomphalement la conversation vers le sujet de sa propre recherche qui se trouva être en rapport avec la stérilisation des inadaptés et l'incitation au mariage entre les membres de l'intelligentsia¹ ». Le lendemain, Harriet « dut subir une longue diatribe au sujet de la stérilisation des inadaptés sociaux, parallèlement à laquelle (semblait-il) une campagne destinée à encourager le mariage des élites était un corollaire nécessaire² ». Plus tard, Peter aussi dut subir « un flot de propos d'un enthousiasme délirant sur la reproduction des êtres supérieurs³ ». On peut noter que Miss Schuster-Slatt, contrairement à la majorité des eugénistes de sexe féminin, est membre de la « Ligue pour le mariage sélectif⁴ » et donc partisane de l'eugénisme affirmatif, qui cherche à encourager l'élite à se marier et à avoir de grandes familles, ainsi que de l'eugénisme négatif, qui cherche à empêcher les personnes considérées comme inaptes à la reproduction de se mettre en couple. Dans le contexte de l'intrigue, la majorité du temps, les interventions de Miss Schuster-Slatt renforcent l'humour de la situation, car elle essaie sans aucune subtilité de persuader Peter et Harriet de se mettre ensemble, et d'avoir beaucoup d'enfants pour le bien de la race. Ses propos manquent tellement de

1. Page 18.

2. Page 29.

3. Page 198.

4. Page 30.

tact qu'ils en deviennent presque drôles. Cependant, ses opinions, ajoutées à celles de Miss Edwards, provoquent une conversation des plus sérieuses entre Peter et les enseignantes.

Contrairement à Sadie Schuster-Slatt, Miss Edwards est réfléchie et sympathique. Harriet tient sa « discrétion et [son] bon sens en grande estime¹ ». Cependant, ses idées sont aussi extrêmes que celles de Miss Schuster-Slatt. Dans une conversation sur les sanctions juridiques, elle déclare : « Avec le nombre de débiles mentaux et d'épaves que nous laissons déjà aller en liberté et proliférer, nous allons finir par affaiblir des nations entières². » Dans les échanges qui suivent, Sayers montre clairement le résultat politique plus que probable de telles idées :

– Miss Schuster-Slatt recommanderait la stérilisation, dit la doyenne.

– C'est ce qu'ils essaient de faire en Allemagne, je crois, dit Miss Edwards.

– En même temps, dit Miss Hillyard, que la relégation de la femme à la place qui est la sienne, au foyer.

– Mais ils y exécutent un nombre considérable de personnes, dit Wimsey, donc Miss Barton ne peut prendre le contrôle de leur organisation sans y regarder à deux fois³.

Ni Miss Edwards ni Miss Barton n'acceptent l'utilisation de la violence politique, donc Miss Edwards propose que, plutôt que de pendre les criminels, l'État « devrait les utiliser pour des expériences de laboratoire⁴ ». Cette pratique avait cours à l'époque en Allemagne et aux États-Unis, souvent

1. Page 252.

2. Page 229.

3. Page 229.

4. Page 230.

avec une justification eugéniste, même si ces deux pays disposaient également de la peine de mort. À ce moment-là, c'est Peter qui montre l'incohérence de cette position, en faisant remarquer que le résultat des expériences en laboratoire permet de préserver la vie de personnes faibles, et donc considérées par les eugénistes comme indésirables, jusqu'à l'âge où ils peuvent avoir des enfants.

Même si la position anti-eugéniste n'est jamais clairement présentée dans le roman, Sayers permet aux lecteurs de voir, souvent à travers Peter ou Harriet, que les idées eugénistes mènent à des positions très semblables à celles promues par les nazis en Allemagne. Elle indique également son désaccord avec le déterminisme héréditaire qui fournit la base « scientifique » de l'eugénisme – le neveu de Peter, qui lui-même personnifie la responsabilité et le devoir, est irresponsable au plus haut degré. De la même manière, Beatrice Wilson, fille d'un père intellectuel, mais malhonnête et faible, et d'une mère instable et très féminine, a « une trop grande intelligence pour ses huit ans ¹ » ; elle a envie de conduire une moto et de devenir mécanicienne automobile ; elle affiche un air déterminé et un caractère fort. Même si, physiquement, elle est « le portrait craché de son père », dans son être essentiel, elle ne ressemble ni à l'un ni à l'autre de ses parents.

Et Beatrice nous renvoie à la première question que nous nous sommes posée, celle de la place de la femme dans la société. Est-ce que Beatrice, née en 1927, trente-quatre ans après Dorothy Sayers et vingt-trois ans après Harriet Vane, aura le droit de suivre sa vocation, de trouver son propre équilibre entre vie professionnelle et vie privée ? Comme le disait Sayers dans son article « Les femmes sont-elles des êtres humains ? » : « Peu de femmes sont des mécaniciennes-nées, mais si vous en trouvez une, il est inutile d'essayer de la per-

1. Page 154.

suader de faire quelque chose d'autre¹. » Mais, peut-être que, comme sa future reine, Elizabeth, née une année avant elle, Beatrice aura l'occasion de conduire et de réparer des véhicules pour son pays pendant la Seconde Guerre mondiale.

Tous les autres romans de Dorothy L. Sayers ont paru en version française, même si certaines traductions fort abrégées ont omis des parties essentielles de l'intrigue². Certains, comme *Unnatural Death*, parmi les moins appréciés dans le monde anglophone, ont même été traduits plusieurs fois. Cependant, jusqu'ici personne n'avait eu soit l'envie, soit le courage de traduire et de publier *Le Cœur et la Raison*, le roman de Sayers le plus vendu en Angleterre et aux États-Unis et certainement le plus intéressant du point de vue universitaire. Nous espérons par cette traduction réparer cette triste omission et rendre disponible au public francophone un classique du genre.

SUZANNE BRAY

1. «Are Women Human?», p. 112.

2. Nous pensons particulièrement aux *Pièces du dossier* (*The Documents in the Case*), traduit par Y. Paraf (1947), où l'information essentielle qui permet au lecteur de résoudre l'énigme a été omise du texte.

L'université est un paradis. C'est de là que coulent les rivières de la connaissance, des arts et des sciences. Les tables des conseils sont des *Horti conclusi* (comme on le dit dans les Cantiques), des jardins qui sont clos, et ce sont des *Fontes signati*, des puits qui sont scellés; on y trouve des réserves inépuisables de conseils incommensurables.

JOHN DONNE

de quadrilatère, mais préservait toujours l'atmosphère familiale des immeubles d'habitation victoriens d'origine où avaient trouvé refuge les premières étudiantes timides de Shrewsbury College. Côté façade, les arbres de Jowett Walk et, au-delà, un salmigondis de pignons sans âge ainsi que la tour de New College et ses choucas décrivant des cercles dans un ciel venteux.

De sa mémoire surgissaient des silhouettes animées qui peuplaient le square. Des étudiantes se baladant deux par deux. D'autres étudiantes se précipitant à leurs cours, leur toge accrochée à la hâte sur une robe d'été légère, leur couvre-chef tout plat mis de guingois par le vent comme autant de bonnets à grelots ridicules. Des bicyclettes encombrant la loge du concierge, leur porte-bagages chargé de livres et leur guidon festonné de toges. Une professeur aux cheveux grisonnants, traversant la pelouse, le regard ailleurs, les pensées concentrées sur certains aspects de la philosophie du XVI^e siècle, les manches au vent, les épaules compensant automatiquement le poids de la popeline plissée qui les entraînait vers l'arrière en leur donnant un profil typiquement universitaire. Deux étudiants en quête d'un tuteur, la tête nue, les mains dans leurs poches de pantalon, devisant bruyamment à propos des bateaux. La directrice – les cheveux gris et très digne – et la doyenne – trapue, affairée, tel un volatile, un sizerin cabaret¹ – en pleine conversation sous le porche conduisant à la vieille cour intérieure. D'altièrres hampes de delphinium se détachant sur le gris omniprésent, telles des flammes d'un bleu tremblotant, si tant est que des flammes aient jamais été aussi bleues. Le chat du collège, soucieux et distant, la queue en bataille, se dirigeant d'un pas dédaigneux vers l'office.

Tout cela était tellement loin, constituait une expérience

1. Oiseau voisin de la linotte que l'on trouve dans les Alpes.

tellement achevée et délimitée dans le temps, tellement coupée, comme tranchée à l'épée, des années douloureuses qui avaient suivi. Pouvait-on l'affronter maintenant ? Quelle serait la réaction de ces femmes face à elle, à Harriet Vane, qui avait obtenu la mention très bien en anglais, et qui était partie à Londres pour écrire des romans à énigmes, pour y vivre avec un homme sans lui être mariée, et avait été jugée pour son meurtre, jetant ainsi l'opprobre sur son nom ? Ce n'était certainement pas le genre de carrière que Shrewsbury espérait pour ses anciennes étudiantes.

Elle n'y était jamais retournée ; d'abord, parce qu'elle s'était trop attachée à cet endroit et qu'une franche rupture semblait préférable à une lente et douloureuse séparation ; puis, parce qu'à la mort de ses parents, qui l'avaient laissée sans un sou, tout son temps et toute sa capacité de réflexion avaient été accaparés par l'impérieuse nécessité de gagner sa vie. Enfin, l'ombre lugubre de la potence s'était interposée entre elle et ce quadrilatère gris et vert inondé de soleil. Mais à présent... ?

Elle prit de nouveau la lettre. Il s'agissait d'une invitation pressante au dîner de gala de Shrewsbury, le genre d'invitation qui ne se refuse pas. Venant d'une amie qu'elle n'avait pas vue depuis qu'elles avaient quitté ensemble l'université ; à présent mariée et vivant loin d'elle, mais atteinte par la maladie et soucieuse de revoir Harriet avant d'aller subir une intervention chirurgicale délicate et risquée à l'étranger.

Mary Stokes, elle qui était si jolie et si mignonne quand elle jouait Miss Patty¹ dans la pièce de théâtre donnée en deuxième année ; si charmante et si délicate dans ses manières ; elle qui avait tissé tant de liens au sein de sa promotion. Il

1. Miss Patty : personnage de *Quality Street*, histoire d'amour se déroulant en Angleterre à l'époque des guerres napoléoniennes. La première eut lieu en 1901. La pièce de Sir James Barrie fut ensuite portée à l'écran avec, dans le rôle principal, Marion Davies en 1927, et Katharine Hepburn en 1937.

lui avait paru étrange qu'elle s'entiché ainsi de Harriet Vane, godiche, provinciale et j'en passe, mais en général tout sauf populaire. Mary avait joué les meneuses et Harriet avait suivi; lorsqu'elles avaient remonté le Cher¹ en barque, équipées de bouteilles thermos et d'une provision de fraises, lorsqu'elles étaient montées en haut de la tour Magdalen ensemble avant le lever du jour le 1^{er} mai, et avaient senti la tour vaciller sous leurs pieds avec le balancement des cloches; lorsqu'elles avaient veillé tard la nuit autour du feu en buvant du café et en grignotant des pains d'épices, c'était toujours Mary qui menait les longues discussions consacrées à l'amour et à l'art, à la religion et à la citoyenneté. À en croire ses amies, Mary était sûre d'avoir la mention très bien; il n'y eut que les professeurs, secrètes et insondables à leur habitude, pour ne pas être surprises lorsque les listes d'admission furent publiées montrant que Harriet avait « très bien » et Mary « bien ». Et depuis lors, Mary s'était mariée et on n'en avait guère entendu parler; sauf qu'elle hantait le collège avec une constance qui frisait l'obsession, ne manquant jamais une rencontre d'anciennes ou un dîner de gala. Harriet avait, quant à elle, rompu toutes ses anciennes attaches, et enfreint la moitié des commandements, traîné sa réputation dans la boue et fait fortune; Lord Peter Wimsey, hôte riche et distrayant, était à ses pieds, prêt à l'épouser si tel était son bon plaisir; elle débordait d'énergie et d'amertume, embarrassée par la rançon douteuse de la gloire. Prométhée et Épiméthée, dans des rôles inversés, apparemment²; mais à l'un était réservé

1. Cher: la rivière Cherwell, qui longe le côté est du domaine universitaire en suivant une direction nord-sud.

2. Référence à la mythologie grecque. Prométhée et Épiméthée étaient frères, l'un étant aussi rusé que l'autre manquait de subtilité. Zeus demanda à Héphestos et à Athéna de créer la source de tous les maux pour les hommes. Ils créèrent donc Pandora, la première femme, qui était tellement belle qu'Épiméthée en tomba amoureux, malgré la

la boîte à problèmes, et à l'autre le rocher et le vautour; et jamais, aux yeux de Harriet, ils ne parviendraient à se retrouver sur le même terrain.

– Mais, par le ciel! dit Harriet, je ne me comporterai pas en lâche. J'irai, et peu importe si on me jette la pierre. Rien ne peut me faire souffrir davantage que je n'ai déjà souffert. Qu'importe après tout?

Elle renseigna son carton d'invitation, indiqua le destinataire, y apposa un timbre d'un geste brusque, et se hâta de le mettre à la boîte aux lettres avant de changer d'avis.

Elle revint lentement par le jardin du square, gravit l'escalier Adam en pierre qui conduisait à son appartement, et après avoir, sans résultat, mis un placard sens dessus dessous, ressortit de chez elle et gravit de nouveau lentement les marches jusqu'à un palier situé tout en haut de la maison. Elle sortit une vieille malle, l'ouvrit et repoussa vivement le couvercle. Une odeur froide, une odeur de renfermé. Des livres. Des vêtements mis au rebut. De vieilles chaussures. De vieux manuscrits. Une cravate défraîchie qui avait appartenu à son amant décédé. Quelle horreur de la voir encore traîner là! Elle fourragea au fond de la malle, et en retira un paquet noir, épais, qui émergea dans la lumière poussiéreuse. La toge qu'elle n'avait portée qu'une fois, lorsqu'elle avait obtenu sa maîtrise, sortit indemne de son long confinement : les plis amidonnés retrouvèrent leur forme sans trop de peine lorsqu'elle la déplia. L'éclat de la soie couleur cerise de la capuche avait fière allure. Seule la toque révélait l'action modérée de la voracité des mites. Tandis qu'elle en chassait les peluches, un papillon aux ailes écaille de tortue, dérangé sous le couvercle de la malle où il hibernait, s'échappa en

mise en garde de Prométhée, et la prit pour épouse. Dès son arrivée sur terre, elle ouvrit le vase contenant tous les maux de la terre créant ainsi le chaos.

voletant, vers la lumière venant de la fenêtre où il resta pris au piège d'une toile d'araignée.

Harriet était contente d'avoir maintenant les moyens de posséder sa petite voiture. Son arrivée à Oxford n'aurait rien à voir avec celles qu'elle avait connues par le train. Pendant quelques heures de plus, elle pourrait faire la sourde oreille aux gémissements du fantôme de sa jeunesse perdue, et se dire qu'elle y était une étrangère, un hôte de passage, une femme financièrement à l'aise, ayant une situation dans la vie. Chauffée par le soleil, la route défilait derrière elle ; des villes émergeaient du paysage verdoyant, venaient se masser autour d'elle avec leurs enseignes d'auberges et leurs pompes à essence, leurs magasins, leurs policiers et leurs landaus, puis prises de vertige reculaient, bientôt oubliées. Juin agonisait parmi les roses, les haies viraient à un vert plus sombre ; le rouge criard de la brique, s'étirant comme une bannière le long de la route, rappelait que le présent se construit inexorablement sur l'espace déserté par le passé. Elle s'arrêta à High Wycombe pour y prendre un solide, confortable déjeuner, commandant une demi-bouteille de vin blanc et laissant un généreux pourboire à la serveuse. Elle mettait un point d'honneur à se démarquer aussi nettement que possible de l'étudiante qu'elle avait été et qui aurait dû se contenter de sandwiches et d'un thermos de café à l'ombre d'un arbre dans un chemin de traverse. En vieillissant, à mesure qu'on s'installe dans la vie, on éprouve une satisfaction nouvelle dans le formalisme. La tenue qu'elle avait choisie pour la garden-party, de sorte qu'elle soit compatible avec la tenue universitaire d'apparat, était soigneusement rangée et pliée dans sa valise. Elle était longue et austère, en crêpe Georgette noir sans fantaisies, d'une parfaite et irréprochable correction. En dessous se trouvait une robe du soir destinée au dîner de gala ; elle était d'une riche teinte pétunia, très bien coupée,

sans extravagances, évitant de révéler de manière inconvenante le dos ou la poitrine; elle n'offenserait pas le regard des directrices d'autrefois dont le portrait garnissait les murs lambrissés de chêne, se patinant peu à peu, du réfectoire.

Headington. Elle n'était plus très loin à présent, et à son corps défendant, elle sentit soudain son estomac se nouer. Headington Hill, colline qu'elles avaient si souvent gravie avec peine, poussant par le guidon un vélo dégingué. Elle paraissait moins pentue à présent, tandis qu'elle la descendait dignement au volant d'une quatre-cylindres ronronnant en cadence; mais chaque feuille, chaque pierre l'interpellait avec la familiarité envahissante d'une vieille amie d'école. Puis la rue étroite, et ses boutiques étriquées et fouillis, évoquant la rue principale d'un village; une ou deux portions en avaient été élargies et améliorées, mais il n'y avait rien de nouveau qui pouvait véritablement servir de refuge.

Le pont Magdalen, la tour Magdalen. Et ici pas le moindre changement: seule la permanence indifférente et dénuée de sentiments du travail de l'homme. C'est à partir d'ici qu'il faut commencer à sérieusement s'endurcir. Long Wall Street. St Cross Road. La poigne de fer du passé qui vous prend aux tripes. Les grilles du collège; et maintenant, il fallait y aller.

La loge était tenue par un nouveau concierge à St Cross Lodge. Il entendit le nom de Harriet sans ciller et le cocha sur une liste. Elle lui confia son bagage, emmena la voiture jusqu'à un garage situé dans Mansfield Lane¹, puis, la toge drapée sur son avant-bras, traversa la nouvelle cour d'honneur pour rejoindre l'ancienne et, ainsi, en passant par un affreux porche en briques, accéda au bâtiment Burleigh.

Ni dans les couloirs ni dans l'escalier, elle ne rencontra

1. Pour les besoins du livre, Mansfield Lane est supposée aller de Mansfield Road à St Cross Road, derrière Shrewsbury College, et se trouver quelque part à la limite de Balliol et des terrains de cricket de Morton, là où ils se trouvent actuellement.

qui que ce soit de sa promotion. Trois camarades d'une génération bien antérieure se congratulaient avec effusion comme si elles étaient toujours des gamines à la porte du foyer des étudiantes, mais elle n'en connaissait aucune, et passa devant elles sans leur adresser la parole et sans qu'elles la lui adressent, tel un fantôme. La chambre qui lui avait été attribuée, s'aperçut-elle après un petit calcul, avait été occupée de son temps par une femme qu'elle détestait particulièrement, qui avait épousé un missionnaire et qui était partie en Chine.

La toge courte de l'actuelle locataire était pendue derrière la porte ; à en juger d'après le contenu des étagères, elle étudiait l'histoire ; et d'après ses effets personnels, c'était une étudiante de première année, avide de modernité et d'un goût naturellement très limité. Sur le lit étroit où Harriet avait jeté ses affaires se trouvait un couvre-lit d'un vert cru décoré d'un motif futuriste malencontreux ; au-dessus était accrochée une croûte d'inspiration néoarchaïque ; une lampe chromée aux lignes angulaires et inadaptées jurait méchamment avec la table et la garde-robe fournies par l'université qui était d'un style généralement associé avec celui de Tottenham Court Road¹ ; l'absence d'harmonie était portée à son comble par la présence, sur la commode, d'une étrange statuette, ou d'un diagramme en trois dimensions, réalisée en aluminium, qui ressemblait à un gigantesque tire-bouchon difforme, sur le socle de laquelle était apposée une étiquette disant : ASPIRATION. Avec surprise et soulagement, Harriet découvrit trois portemanteaux fort pratiques dans la garde-robe. Le miroir, conformément à l'usage établi à l'université, faisait environ

1. Située au centre de Londres, Tottenham Court Road avait autrefois la réputation d'être le centre britannique de l'activité de vente de meubles au détail. Il est probablement question ici du magasin Heals, établissement réputé pour ses meubles modernes dernier cri et ses articles de décoration.

trente centimètres sur trente, et il était accroché dans le coin le plus sombre de la pièce.

Elle défit son sac, enleva son manteau et sa jupe, enfila sa robe de chambre, et se mit en quête d'une salle de bains. Elle s'était réservé trois quarts d'heure pour se changer, et le système d'alimentation en eau chaude avait toujours été un des petits avantages particulièrement remarquables de Shrewsbury. Elle ne savait plus au juste où se trouvaient les salles de bains à cet étage, mais elles devaient sûrement être quelque part sur la gauche. Une cuisinette, deux cuisinettes, des avis placardés sur les portes : PAS DE VAISSELLE APRÈS 23 H ; trois toilettes, avec des avis sur les portes : MERCI DE BIEN VOULOIR ÉTEINDRE EN SORTANT ; PAS DE BAINS APRÈS 23 H ; et en dessous, un ajout exaspéré à chaque fois : SI LES ÉTUDIANTES CONTINUENT À PRENDRE DES BAINS APRÈS 23 H LES SALLES DE BAINS SERONT FERMÉES À CLÉ À 22 H 30. UN MINIMUM DE RESPECT POUR AUTRUI EST NÉCESSAIRE DANS LA VIE EN COMMUNAUTÉ. Signé : L. MARTIN, DOYENNE. Harriet choisit la salle de bains la plus grande. On y trouvait un avis : RÉGLEMENTATION EN CAS D'INCENDIE ainsi qu'une carte en majuscules d'imprimerie : L'APPROVISIONNEMENT EN EAU CHAUDE EST LIMITÉ, MERCI D'ÉVITER TOUT GASPILLAGE INUTILE. Retrouvant le poids familial de l'autorité, Harriet enfonça la bonde et tourna le robinet. L'eau était brûlante ; en revanche, la baignoire avait cruellement besoin d'une nouvelle couche d'émail et le tapis en liège n'était plus de prime jeunesse.

Après avoir pris son bain, Harriet se sentit mieux. Là encore, en regagnant sa chambre, elle eut la chance de ne rencontrer personne de sa connaissance. Elle n'était pas d'humeur à papoter en peignoir au sujet du bon vieux temps. Sur la porte non immédiatement contiguë à la sienne, elle vit le nom « Mrs M. Attwood ». La porte était fermée, et elle en

remercia le ciel. La porte voisine ne comportait aucune indication de nom, mais comme Harriet passait devant, quelqu'un actionna la poignée de l'intérieur, et la porte commença à s'ouvrir lentement. D'un bond, Harriett la dépassa et se réfugia dans sa chambre. Elle s'aperçut que son cœur battait ridiculement vite.

La robe noire lui allait comme un gant. Elle comportait une petite encolure carrée et de longues manches serrées, à peine égayées par des rabats en dentelle qui lui arrivaient pratiquement jusqu'aux phalanges. Elle lui affinait la silhouette jusqu'à la taille, et retombait en s'évasant jusqu'au sol, évoquant un peu une tunique médiévale. Son aspect mat la rendait discrète, évitant qu'elle ne prenne le dessus sur les reflets satinés de la popeline universitaire. Elle tira vers l'avant de ses épaules les lourds plis de la toge afin que, sur le devant, les pans retombent à la manière d'une étole, avec sérénité. Elle dut se battre un peu avec le capuchon avant de se rappeler le mouvement à lui donner au niveau du cou pour faire apparaître le côté brillant de la soie. Elle l'attacha discrètement sur sa poitrine, afin qu'il soit équilibré et symétrique : une épaule noire et l'autre couleur cerise. Debout, les genoux ployés, devant l'inefficace miroir (la locataire actuelle de la chambre était manifestement de très petite taille), elle ajusta le couvre-chef souple pour qu'il soit droit et à l'horizontale, la pointe au milieu du front. Le miroir lui révéla son propre visage, plutôt pâle, les sourcils noirs s'affichant franchement de part et d'autre d'un nez busqué, un peu trop fort pour pouvoir parler de beauté. Le miroir lui renvoya son propre regard, plutôt fatigué, plutôt insolent, des yeux qui avaient connu la peur et qui étaient toujours en alerte. La bouche était celle de quelqu'un qui s'était montré généreux et qui avait regretté sa générosité ; la large commissure des lèvres était relevée pour ne rien laisser paraître. La lourde et souple chevelure étant disciplinée sous l'étoffe noire, le

visage paraissait inexplicablement dégagé, prêt à l'action. Voyant cela, elle fronça les sourcils et passa légèrement les mains de haut en bas sur le tissu de sa robe ; puis, agacée par le miroir, elle se tourna vers la fenêtre qui donnait sur la vieille cour intérieure. À vrai dire, il s'agissait plus d'un jardin oblong que d'un quadrilatère, bordé sur chaque côté par les bâtiments de l'université. À l'une des extrémités, des tables et des chaises avaient été disposées sur l'herbe à l'ombre des arbres. À l'autre extrémité, la nouvelle aile de la bibliothèque, pratiquement achevée désormais, révélait l'ossature de sa charpente au milieu d'une forêt d'échafaudages. Quelques groupes de femmes traversaient la pelouse ; Harriet nota avec agacement que la plupart d'entre elles portaient mal leur toque, et que l'une d'elles avait eu la stupidité d'adopter une robe d'un jaune citron pâle, ornée de parements en mousseline, qui avait l'air incongrue sous une toge.

« Même si, après tout, songea-t-elle, les couleurs vives sont on ne peut plus médiévales. Et puis, de toute façon, les femmes ne sont pas pires que les hommes. J'ai un jour vu le vieux Hammond défiler avec la procession de l'Encaenia¹, vêtu d'une toge de docteur en musicologie, d'un costume de flanelle grise, de bottes marron et d'une cravate bleue à pois, et personne ne lui a rien dit. »

Tout à coup, elle se mit à rire, et pour la première fois, elle retrouva de l'assurance.

« Cela, ils ne peuvent pas me l'enlever, de toute façon. Quoi que j'aie pu faire depuis, c'est toujours là. Lettrée ; diplômée ; titulaire d'une maîtrise ; membre d'honneur de cette université (*statutum est quod Juniores Senioribus debitam et congruam*

1. L'« Encaenia » est la cérémonie au cours de laquelle l'université d'Oxford décerne des doctorats *honoris causa*, et honore ses bienfaiteurs. Elle se tient une fois par an, un mercredi, la neuvième semaine du troisième trimestre de l'année universitaire.

*reverentiam tum in privato tum in publico exhibeant*¹⁾); un statut gagné au mérite, inaliénable, digne de considération.»

Elle quitta la chambre d'un pas assuré et alla frapper à la porte de Mrs M. Attwood.

Les quatre femmes allèrent jusqu'au jardin ensemble en marchant d'un pas lent car Mary était souffrante et ne pouvait pas se déplacer rapidement. Et, tandis qu'elles avançaient, Harriet songeait :

« C'est une erreur, c'est une énorme erreur, je n'aurais pas dû venir. Mary est un amour, comme elle l'a toujours été, et la satisfaction qu'elle éprouve à me voir est pathétique, mais nous n'avons rien à nous dire. Et, désormais, je me souviendrai toujours d'elle comme elle est aujourd'hui, avec ce visage défait et cette mine abattue. Et elle se souviendra de moi comme je suis devenue, dure. Elle m'a dit que j'avais l'air d'avoir réussi. Je sais ce que cela signifie. »

Elle était contente que Betty Armstrong et Dorothy Collins assurent toute la conversation. L'une d'elles était une éleveuse de chiens et travaillait beaucoup, l'autre tenait une librairie à Manchester. Elles étaient manifestement restées en contact l'une avec l'autre, car elles parlaient de choses et non de personnes, comme le font celles qui ont des intérêts courants en commun. Mary Stokes (devenue Mary Attwood) paraissait coupée d'elles, par la maladie, par le mariage, par... inutile de se dissimuler la vérité... par une sorte de stagnation mentale qui n'avait rien à voir ni avec la maladie ni avec le mariage. « Je suppose, songea Harriet, qu'elle avait une de ces intelligences modestes et printanières qui s'épanouissent tôt puis se fanent tout aussi vite. Elle est là, mon amie intime,

1. « Il est par la présente décrété que les simples membres de cette université témoigneront envers leurs distingués condisciples des marques de respect appropriées en public et en privé. »

à me parler de mes livres avec une politesse admirative qui fait mal à voir. Et moi, je lui parle avec une sorte de politesse admirative de ses enfants, et cela fait peine à entendre. Nous n'aurions vraiment pas dû nous revoir. C'est horrible.»

Dorothy Collins l'interrompit brutalement dans ses pensées en lui posant une question au sujet des contrats de publication, et la réponse prit le temps qu'il fallut pour rejoindre la cour intérieure. Un personnage fort affairé arriva en s'agitant dans l'allée, et s'arrêta net en poussant une exclamation de bienvenue.

– Mais, par exemple, c'est Miss Vane ! Quel plaisir de vous revoir après tout ce temps.

Harriet accueillit comme une bénédiction d'être ainsi accaparée par la doyenne, pour laquelle elle avait toujours eu une très grande affection, et qui avait eu des mots gentils pour elle à l'époque où quelques aimables encouragements avaient été les choses les plus précieuses au monde. Les trois autres, soucieuses du respect dû à l'autorité, poursuivirent leur chemin ; elles avaient salué la doyenne plus tôt dans l'après-midi.

– C'est formidable que vous ayez pu venir.

– Disons plutôt que c'est courageux, vous ne croyez pas ? dit Harriet.

– Allons donc, balivernes ! dit la doyenne – elle pencha la tête d'un côté, et fixa Harriet d'un œil vif et perçant. Il ne faut pas penser à tout cela. Personne ne s'en soucie le moins du monde. Nous ne sommes pas du tout les vieux fossiles que vous vous imaginez. Après tout, c'est le travail que vous faites qui compte vraiment, non ? Au fait, la directrice est impatiente de vous voir. Elle a tout simplement adoré *Les Sables du crime*. Voyons si nous pouvons l'intercepter avant l'arrivée du recteur... Comment avez-vous trouvé Stokes, enfin Attwood, je veux dire ? Je n'arrive jamais à me souvenir du nom d'épouse de toutes ces étudiantes.

– Vraiment mal, j'en ai bien peur, dit Harriet. En fait, j'étais

venue ici pour la voir, vous savez, mais je crains que ce ne soit pas une grande réussite.

– Ah! s'exclama la doyenne. Elle a cessé d'évoluer. Enfin, je suppose. Elle était l'une de vos amies, mais j'ai toujours pensé qu'elle n'avait pas plus de cervelle qu'un moineau. Très précoce, mais elle ne tient pas la distance. Enfin, j'espère qu'ils pourront la remettre d'aplomb... Ah, quelle barbe ce vent, je n'arrive pas à garder mon chapeau sur ma tête. Vous vous en tirez drôlement bien; comment vous y prenez-vous? Et je remarque que nous sommes toutes les deux hyperclassiques¹. Vous avez vu Trimmer dans son épouvantable robe qui la fait ressembler à un abat-jour jaune canari?

– C'était donc Trimmer? Qu'est-ce qu'elle devient?

– Oh, Seigneur! Ma chère, elle s'est lancée dans la thérapie mentale. Le rayonnement et l'amour et tout le tintouin... Ah! Je pensais bien que nous trouverions la directrice ici.

Le collègue de Shrewsbury avait eu la main heureuse avec ses directrices. À ses débuts, il avait acquis sa respectabilité grâce à une femme de pouvoir; au cours de la période difficile où il s'était battu pour que les femmes puissent avoir des diplômes, il avait été guidé par une diplomate; et maintenant qu'il était admis au sein de l'*Alma Mater*, ses prises de position étaient cautionnées par une personnalité. Le Pr Margaret Baring arborait sa toge écarlate et gris français avec une belle assurance. Elle constituait une magnifique figure de proue dans toutes les manifestations publiques, et elle parvenait à apaiser avec tact l'amour-propre meurtri de vieux professeurs bougons et scandalisés. Elle accueillit Har-

1. À Oxford, ce serait un costume noir, une chemise blanche, un nœud papillon blanc, une cape et une toge pour un homme, et pour une femme la tenue ne varierait que par le port d'une cravate noire, d'une jupe noire, et de la toge et de la toque propres aux femmes. Cette tenue est encore en usage de nos jours lors des cérémonies universitaires et pendant les examens.

riet avec bienveillance, et lui demanda ce qu'elle pensait de la nouvelle aile de la bibliothèque qui viendrait terminer le côté nord de l'ancienne cour d'honneur. Harriet dit son admiration pour le bâtiment d'après ce qu'elle pouvait juger de ses proportions, dit qu'il apporterait une amélioration majeure, et demanda quand les travaux seraient terminés.

– D'ici Pâques, du moins nous l'espérons. Peut-être que nous vous verrons lors de l'inauguration.

Harriet répondit qu'elle en serait très heureuse, et, voyant la toge du recteur s'agiter au loin, s'éloigna avec tact pour rejoindre la cohorte des anciennes étudiantes.

Des toges, des toges, des toges. Il était parfois difficile de reconnaître les visages après dix ans ou plus. Celle qui portait le capuchon bleu garni de lapin devait être Sylvia Drake ; elle avait donc fini par l'obtenir, cette licence en littérature ; cette fameuse licence avait été la risée de tout le collège, tant elle avait mis de temps à l'avoir ; elle n'en finissait pas de réécrire son mémoire, et désespérait d'y arriver. Elle ne se souviendrait sans doute pas de Harriet, qui était bien plus jeune qu'elle, mais Harriet, elle, s'en souvenait parfaitement : jaillissant sans cesse comme une balle du Foyer des étudiantes pendant son année d'internat et jacassant à n'en plus finir à propos des cours d'amour du Moyen Âge. Dieu du ciel ! Mais cette horrible femme qui venait vers elle pour se rappeler à son souvenir, c'était Muriel Campshott. Campshott avait toujours minaudé. Et elle minaudait encore. Elle portait une tenue d'un vert épouvantable. Elle allait dire :

« Mais comment faites-vous pour imaginer toutes vos intrigues ? » Et c'est ce qu'elle fit. Qu'elle aille au diable. Et Vera Mollison. La voilà qui demandait :

– Vous écrivez quelque chose en ce moment ?

– Oui, bien entendu, dit Harriet. Et vous, vous enseignez toujours ?

– Oui, toujours fidèle au poste, dit Miss Mollison. Je crains

que mon activité ne soit que fort modeste par rapport à la vôtre.

Comme seul un rire condescendant pouvait répondre à cette métaphore, Harriet rit d'un ton condescendant. Il y eut du mouvement. Les gens se dirigeaient lentement vers la nouvelle cour d'honneur où devait être inaugurée une horloge commémorative offerte par un généreux donateur, et ils prenaient place derrière les parterres de fleurs sur la terrasse en pierre bordant le bâtiment. On entendit une voix très officielle exhorter les invités à libérer le passage pour le cortège. Harriet se servit de cette excuse pour se dépêtrer de Vera Mollison et aller se placer à l'arrière d'un groupe où ne se trouvait aucun visage qui lui soit familier. De l'autre côté de la cour, elle pouvait voir Mary Attwood et ses amies qui lui faisaient signe. Elle leur répondit de la même manière. Elle n'allait certainement pas traverser la pelouse pour les rejoindre. Elle resterait à l'écart, anonyme au milieu d'une assemblée officielle.

Cachée aux regards par les tentures de circonstances, anticipant sur sa première apparition officielle dans le monde, l'horloge s'anima et sonna 3 heures. Les graviers de l'allée crissèrent sous des pas. Le cortège apparut sous la voûte, maigre serpent de personnes d'un certain âge, vêtues avec l'éclat incongru d'une époque naguère plus fastueuse, et se déplaçant avec toute la dignité dégingandée caractérisant la pompe universitaire en Angleterre. Elles traversèrent la cour; elles prirent place sur la terrasse au-dessus de laquelle se trouvait l'horloge; messieurs les professeurs ôtèrent leur bonnet et leur toque de style Tudor par déférence envers le recteur; mesdames les professeurs adoptèrent une pose dont la révérence évoquait celle d'une réunion de prière. D'une voix tenue et délicate, le recteur prit la parole. Il évoqua l'histoire du collège; il fit une allusion flatteuse à certains progrès qui ne pouvaient être dus qu'au simple passage du temps; il

lança un trait d'humour percutant et savoureux à propos de la relativité, et l'assortit d'une référence classique; il mentionna la générosité du donateur et la personnalité attachante du regretté membre du Conseil à la mémoire duquel cette horloge était dédiée; il dit la joie qu'il éprouvait d'inaugurer cette belle horloge qui constituerait un si magnifique apport à la beauté de cette cour d'honneur, cour qui, insista-t-il, bien que de création récente, était pleinement digne de prendre place parmi ces nobles et vénérables bâtiments qui faisaient la gloire de notre université. Au nom du chancelier et de l'université d'Oxford, il s'apprêta alors à dévoiler l'horloge. Il tendit la main vers la corde; l'expression d'une certaine agitation envahit le visage de la doyenne, se transformant ensuite en un large sourire de triomphe lorsque les tentures se détachèrent sans la moindre difficulté ni provoquer le moindre désastre; l'horloge apparut, et quelques esprits audacieux se laissèrent aller à une salve d'applaudissements; la directrice, dans un discours bref et sans fioritures, remercia le recteur d'avoir eu l'amabilité de se déplacer pour l'occasion et de la bienveillance de ses propos; l'aiguille dorée avança et l'horloge sonna le quart d'un ton mélodieux. L'assemblée poussa un soupir de satisfaction; la procession reforma les rangs, effectua le voyage en sens inverse en passant sous le porche, et la cérémonie connut une heureuse conclusion.

Suivant le flot des invités, Harriet découvrit avec horreur que Vera Mollison avait de nouveau fait irruption à ses côtés, disant qu'à son avis tous les écrivains de romans à suspense devaient être particulièrement intéressés par les horloges, tant d'alibis reposant sur la mesure du temps et les repères temporels. Un jour, un curieux incident s'était produit à l'école où elle enseignait; il constituerait selon elle le point de départ d'une superbe intrigue pour un roman policier, pour qui serait suffisamment intelligent pour démêler ce genre de choses. Il y avait longtemps qu'elle mourait d'envie de voir Harriet

pour le lui raconter. Solidement campée sur la pelouse de l'ancienne cour, à des kilomètres du buffet, elle se mit à lui narrer ce curieux incident par le menu, ce qui ne pouvait se faire qu'au prix de moult explications préliminaires. Une serveuse s'avança, apportant le thé. Harriet s'empara de l'une des tasses, et regretta aussitôt son geste car il lui interdisait tout mouvement brusque, et semblait la condamner à la compagnie de Miss Mollison jusqu'à la fin des temps. Puis, signe de la Providence, elle aperçut Phoebe Tucker, et elle se sentit aussitôt soulagée. Cette chère Phoebe, qui n'avait pas changé du tout. Elle s'empressa de s'excuser auprès de Miss Mollison, la priant de lui raconter l'incident de l'horloge à un moment plus paisible, se fraya un chemin au milieu de tout un fouillis de toges, et lança un chaleureux : « Bonjour ! »

Phoebe lui retourna son salut d'un ton étonné, puis dit :

– Oh, c'est toi. Merci mon Dieu ! Je commençais à croire qu'il n'y avait personne de notre année ici à l'exception de Trimmer et de cette abominable créature de Mollison ; allons prendre des canapés ; c'est inattendu, mais ils sont délicieux. Comment vas-tu à présent ? Ça va bien pour toi ?

– Pas mal.

– Tu fais des trucs chouettes en tout cas.

– Toi aussi. Trouvons-nous un coin pour nous asseoir. Je veux tout savoir au sujet des fouilles.

Phoebe Tucker était une étudiante en histoire qui avait épousé un archéologue, et l'alliance des deux semblait fonctionner à merveille. Ils allaient déterrer des os, des cailloux et des poteries dans des coins perdus du globe, ils rédigeaient des monographies, et donnaient des conférences devant des sociétés savantes. À leurs moments perdus, ils avaient donné naissance à trois rejetons pleins d'entrain qu'ils laissaient sans façons sur les bras de grands-parents ravis avant de s'en retourner à leurs os et à leurs cailloux.

– Eh bien, nous venons juste de rentrer d'Ithaque. Bob

est follement enthousiaste à propos d'une nouvelle série de sépultures, et il a développé une théorie totalement originale et révolutionnaire au sujet des rites funéraires. Il prépare un article qui contredit toutes les conclusions de ce vieux Lambard, et moi, je l'aide en atténuant les qualificatifs qu'il utilise et en intégrant des critiques aux notes de bas de page. D'accord, Lambard est peut-être un vieux con borné, mais il est plus convenable d'utiliser d'autres mots pour le dire. Une courtoisie froide et assassine est plus dévastatrice, non ?

– Oh, que oui.

Voilà au moins quelqu'un qui, malgré le passage des ans et le mariage, n'avait pas changé d'un iota. Et Harriet était d'humeur à apprécier une telle constance. Après un interrogatoire complet au sujet des rites funéraires, elle s'enquit des enfants.

– Oh, on ne s'ennuie pas trop en fin de compte avec eux. Richard, c'est l'aîné, est passionné par les lieux de sépulture. Sa grand-mère a failli avoir une attaque l'autre jour quand elle l'a retrouvé en train de fouiller méticuleusement et patiemment les déchets du jardinier et de commencer une collection d'os. Elle appartient à une génération qui a toujours été paniquée par les microbes et la saleté. Avec raison, je suppose, mais la suivante n'a pas l'air d'en avoir souffert. Son père lui a donc offert une armoire pour y stocker ses os. Ce qui ne fera que l'encourager encore davantage, dit ma mère. Il faudra que nous emmenions Richard avec nous la prochaine fois, je pense, mais maman serait tellement inquiète à l'idée qu'il n'y ait pas de tout-à-l'égout et de ce qu'il pourrait attraper chez les Grecs. Dieu merci, il semble que tous les enfants soient plutôt intelligents en fin de compte. Cela aurait vraiment été pénible d'avoir enfanté des débiles, mais c'est vraiment à pile ou face, non ? Si seulement on pouvait les inventer, comme des personnages de roman, ce serait beaucoup plus gratifiant pour un esprit bien organisé.

Sans transition, la conversation s'orienta naturellement vers la biologie et les lois de Mendel¹, ainsi que vers *Le Meilleur des mondes*² : elle fut abrégée par l'arrivée de l'ancienne directrice de recherche de Harriet qui parvint à s'extraire d'une foule d'anciennes étudiantes. D'un même élan, Harriet et Phoebe se précipitèrent pour la saluer. Rien dans l'attitude de Miss Lydgate n'avait changé. Aux yeux pleins d'innocence et de candeur de cette grande universitaire, aucun problème d'ordre moral ne semblait jamais se poser. D'une parfaite intégrité personnelle, elle accueillait les travers d'autrui avec une charité généreuse sans poser la moindre question. Comme se le devait toute spécialiste de littérature, elle connaissait de nom tous les péchés du monde, mais il n'était pas certain qu'elle pût les reconnaître si elle les voyait dans la vraie vie. On eût dit que tout écart de conduite commis par une personne de sa connaissance devenait inoffensif et stérile à son simple contact. Elle avait vu défiler tant de jeunes, et elle avait trouvé tant de bien en tous qu'il était inconcevable qu'ils puissent délibérément faire le mal, à l'image de Richard III ou de Iago. Malheureux, oui ; mal conseillés, oui ; exposés à des tentations complexes et difficiles auxquelles Miss Lydgate avait elle-même fort heureusement échappé, oui. Si elle entendait parler d'un vol, d'un divorce ou de pire encore, elle fronçait les sourcils, perplexe, et songeait à quel point les auteurs d'actes aussi terribles avaient dû être désespérés avant

1. Mendel propose que les caractéristiques héréditaires des vivants sont gouvernées chacune par une double commande (une paire d'allèles) et que seule une sur deux est transmise au descendant par chaque parent. C'est le fondement de la génétique qui va démarrer au début du xx^e siècle. Du même coup, avec les premiers pas d'une biologie quantitative se développeront les statistiques. Il publie ses travaux en 1865 dans *Experiments in Plant Hybridization*.

2. *Le Meilleur des mondes*, roman dystopique d'Aldous Huxley qui envisageait la création d'un État régi uniquement selon des principes scientifiques.

de s'en rendre coupables. Il n'était arrivé qu'une seule fois à Harriet de l'entendre parler en termes totalement désapprobateurs de quelqu'un qu'elle connaissait, et c'était à propos d'une de ses anciennes élèves qui avait publié une œuvre de vulgarisation à propos de Carlyle¹. « Pas la moindre recherche, avait été le verdict de Miss Lydgate, et pas la moindre tentative d'analyse critique. Elle a repris tous ces vieux ragots sans se donner la peine de la moindre vérification. Bâclé, tape-à-l'œil, racoleur. J'ai vraiment honte d'elle. » Et même là, elle avait ajouté : « Mais il me semble qu'elle est vraiment à court d'argent, la pauvre. »

Rien dans l'attitude de Miss Lydgate ne suggérait qu'elle avait honte de Miss Vane. Au contraire, elle lui réserva un accueil chaleureux, la pria de venir la voir le dimanche matin, montra par ses propos qu'elle appréciait son travail, et la félicita d'avoir gardé un niveau d'anglais digne d'une universitaire, même dans ses romans à suspense.

– On vous apprécie beaucoup dans la salle des professeurs, ajouta-t-elle. Et je crois que Miss de Vine compte également parmi vos ferventes admiratrices.

– Miss de Vine ?

– Ah, naturellement, vous ne la connaissez pas. C'est notre nouvelle collègue chercheuse, une personne si agréable. Je sais qu'elle veut vous parler de vos livres. Il faut que vous veniez faire sa connaissance. Elle nous a été affectée pour trois ans, vous savez. Plus exactement, elle ne sera notre hôte qu'au trimestre prochain, mais elle habite à Oxford depuis quelques semaines, étant donné qu'elle travaille à la

1. Thomas Carlyle (1795-1881) : historien et critique. Son ouvrage le plus célèbre fut son *Histoire de la Révolution française* (*History of the French Revolution*, 1837). Après sa mort parut un ouvrage de souvenirs publiés par un de ses amis, et inspirés en partie par les archives personnelles de Carlyle qui provoquèrent un scandale en contant par le menu les problèmes d'ordre domestique et sexuel rencontrés par son couple.

Bodléienne¹. Elle fait un travail formidable sur les finances publiques à l'époque des Tudor, et elle parvient à rendre le sujet fascinant, même pour des personnes comme moi qui n'entendent rien à l'argent. Nous sommes toutes tellement heureuses que l'université ait décidé de lui offrir la bourse Jane Barraclough, car c'est une chercheuse extrêmement brillante qui a, par ailleurs, connu une période plutôt difficile.

– Il me semble avoir entendu parler d'elle. Ne dirigeait-elle pas un des grands collèges de province?

– C'est exact; elle a été principale de Flamborough pendant trois ans; mais ce n'était pas vraiment son truc; trop de tâches administratives, même si, bien entendu, elle a fait des merveilles côté finances. Mais elle avait trop de travail; entre sa propre recherche, les jurys de soutenance de thèses et ainsi de suite, sans parler des soucis avec les étudiants. L'université et le collège ont fini par l'user. Elle fait partie de ces gens qui veulent toujours donner le meilleur d'eux-mêmes; mais je crois qu'elle a trouvé tout l'aspect relationnel très peu gratifiant. Elle est tombée malade, et a dû aller passer deux ou trois ans à l'étranger. En réalité, elle vient juste de rentrer en Angleterre. Bien sûr, du point de vue financier, son départ de Flamborough a été lourd de conséquences; c'est pourquoi on peut se réjouir à l'idée que, pour les trois années qui viennent, elle pourra continuer d'écrire son livre sans avoir à se soucier des aspects matériels.

– Je m'en souviens maintenant, dit Harriet, j'ai vu l'avis de nomination quelque part, à Noël dernier ou quelque chose comme cela.

– Je suppose que vous l'avez vu dans la revue annuelle

1. Célèbre bibliothèque d'Oxford, fondée et inaugurée en 1602. Par son rayonnement, elle contribua puissamment à la renaissance anglaise. Elle porte le nom de Thomas Bodley (1545-1613), ancien de Merton College, qui décida de financer l'acquisition d'un fonds de livres destinés à être accessibles au public.

de Shrewsbury. Nous sommes naturellement très fières de l'avoir parmi nous. Elle devrait en fait être titulaire d'une chaire, mais je crains que le suivi des étudiantes en thèse ne lui soit insupportable. Moins elle se dispersera, mieux ce sera, car c'est une authentique chercheuse. Tenez, la voilà qui arrive, là-bas et... oh non, elle vient de se faire happer par Miss Gubbins. Vous vous rappelez Miss Gubbins ?

– Vaguement, dit Phoebe. Elle était en troisième année lorsque nous étions en première année. Quelqu'un de très bien au fond, mais pas vraiment du genre boute-en-train, et effroyablement ennuyeuse lors des réunions.

– C'est une personne très consciencieuse, dit Miss Lydgate, mais elle a le don assez déplorable de rendre n'importe quel sujet ennuyeux. C'est vraiment dommage, car elle est dotée d'un bon sens et d'une fiabilité de jugement hors pair. Cependant, cela ne lui est pas d'une grande utilité dans son poste actuel ; elle est conservatrice d'une bibliothèque quelque part – Miss Hillyard saurait vous dire où – et sa recherche porte sur la famille Bacon, je crois. C'est une grande travailleuse. Mais je crains qu'elle ne soit en train de soumettre la pauvre Miss de Vine à un contre-interrogatoire, ce qui ne paraît pas vraiment « fair-play » en une occasion comme celle-ci. Si nous allions à son secours ?

Tandis que Harriett traversait la pelouse à la suite de Miss Lydgate, une énorme vague de nostalgie la submergea. Si seulement il était possible de revenir dans ce havre de paix où seule compte l'excellence intellectuelle ; si seulement on pouvait y travailler de manière régulière et dans l'anonymat sur quelque théorie complexe, sans être distraite, sans être contaminée par les agents, les contrats, les éditeurs, les rédacteurs de manchettes, les journalistes, le courrier des lecteurs, les chasseurs d'autographes, les amateurs de scandales, et les concurrents ; supprimer les contacts personnels, les rancunes personnelles, les jalousies personnelles ; s'attaquer à quelque

chose de fastidieux et de durable ; s'endurcir peu à peu avec l'âge comme les hêtres de Shrewsbury – alors, peut-être parviendrait-on à oublier le naufrage et le chaos du passé ou, tout au moins, à le ramener à de plus justes proportions. Car, d'une certaine manière, ce n'était pas important. Que l'on ait aimé, péché, souffert et échappé à la mort était d'une portée bien moins exceptionnelle qu'une seule note de bas de page dans une obscure revue universitaire établissant la primauté d'un manuscrit ou rétablissant un iota souscrit oublié. C'était cette lutte au corps à corps avec des personnalités envahissantes, rivalisant toutes pour se trouver sous les feux des projecteurs, qui donnait un tel relief aux accidents de parcours personnels dans l'itinéraire d'une vie.

Mais elle n'était pas sûre d'être désormais capable de se retirer ainsi du monde. La décision de laisser derrière elle le paradis clos de murs gris d'Oxford avait été prise depuis longtemps. Personne ne peut se baigner deux fois dans la même rivière¹, pas même dans l'Isis². Les contraintes d'une telle sérénité ne manqueraient pas de lui peser – du moins, c'est ce qu'elle se disait.

Alors qu'elle mettait ainsi de l'ordre dans ses idées, elle fut présentée à Miss de Vine. Et, à la regarder, elle nota immédiatement qu'il y avait en elle une universitaire d'un type fort différent de celui de Miss Lydgate, par exemple, et différent jusqu'à la caricature de ce que Harriet Vane pourrait jamais devenir. Assurément, c'était une combattante ; mais cette cour carrée de Shrewsbury, qui était son champ de bataille naturel, était taillée à sa mesure ; c'était un soldat sans attaches personnelles, qui avait fait vœu d'allégeance aux seuls faits.

1. Cette citation s'inspire d'Héraclite qui écrit : « On ne peut entrer deux fois dans le même fleuve, car c'est une eau différente qui, à chaque fois, coule sur vous. »

2. L'Isis : l'un des quatre principaux cours d'eau qui convergent à Oxford pour former la Tamise.

Sereine, à l'abri des atteintes du monde, une Miss Lydgate pouvait les enrober d'une chaleureuse atmosphère de sympathie ; mais cette femme, infiniment plus informée des réalités de ce monde, les évaluerait à leur juste valeur, et les éliminerait de son chemin s'ils venaient à la gêner. Ce visage maigre, plein d'attente, aux grands yeux gris profondément enfoncés et lumineux à l'abri de ces lunettes aux verres épais, était réceptif aux impressions, mais derrière cette sensibilité se cachait un esprit aussi inflexible et aussi inébranlable que le granite. En tant que directrice d'un collège de femmes, elle avait dû avoir une tâche déplaisante, songea Harriet, car le mot « compromis » semblait avoir été exclu de son vocabulaire. Or tout poste de responsabilité implique des compromis. Il y avait peu de chances qu'elle tolère la moindre hésitation sur les objectifs, la moindre approximation de jugement. Si un obstacle, quel qu'il soit, venait s'interposer entre elle et le service de la vérité, elle le foulerait aux pieds sans la moindre animosité et sans la moindre pitié, même s'il s'agissait de sa réputation personnelle. Une femme qui en imposait lorsqu'elle avait un objectif en tête, et ce d'autant plus qu'elle affichait une modération et une modestie à s'y méprendre quand elle traitait de sujets qu'elle ne maîtrisait pas. Voici les propos qu'elle tenait à Miss Gubbins alors qu'elles arrivaient à sa hauteur :

– Je vous accorde tout à fait qu'un historien se doit d'être précis jusque dans les détails ; cependant, sauf à prendre en compte toutes les personnes et toutes les situations, vous faites alors abstraction des faits. L'importance relative des choses et les relations qu'elles entretiennent entre elles appartiennent tout autant à la réalité que les choses elles-mêmes ; or, si vous les estimez mal, vous faussez vraiment le tableau.

Là, juste au moment où Miss Gubbins, le regard empreint d'une touche d'obstination, s'apprêtait à contre-attaquer, Miss de Vine aperçut la professeur d'anglais et prit congé.

Miss Gubbins n'eut d'autre choix que de se retirer ; Harriet nota à regret qu'elle avait les cheveux en désordre, la peau négligée et le capuchon attaché par une grosse épingle à nourrice à sa robe.

– Mon Dieu ! dit Miss de Vine, qui est donc cette jeune femme si quelconque ? Elle semble très contrariée par ma recension de l'ouvrage de Mr Winterlake sur Essex. Elle semble penser que j'aurais dû descendre en flammes ce pauvre homme à cause d'une erreur minime de quelques mois qu'il a faite en abordant, incidemment, les tout débuts de l'histoire de la famille Bacon. Elle ne tient aucun compte du fait que ce livre représente l'étude la plus éclairante et la plus érudite à ce jour de l'interaction entre ces deux personnages on ne peut plus énigmatiques.

– L'histoire de la famille Bacon est sa spécialité, dit Miss Lydgate, je ne suis donc pas surprise qu'elle prenne les choses très à cœur.

– C'est une faute majeure de donner à sa spécialité une importance qui soit hors de proportion par rapport à son contexte. Cette erreur de date devrait être corrigée, bien sûr ; d'ailleurs, je l'ai signalée dans un courrier personnel que j'ai adressé à l'auteur, ce qui est le moyen approprié pour des corrections minimales. Mais cet homme a trouvé la clé de la relation entre ces deux auteurs et, par conséquent, il a trouvé un fait d'une importance indiscutable, j'en suis sûre.

– Ma foi, dit Miss Lydgate, son sourire sympathique révélant une solide dentition, vous semblez avoir pris fortement parti contre Miss Gubbins. Maintenant, je vous ai amené quelqu'un que vous devez être impatiente de rencontrer. Je vous présente Miss Harriet Vane, qui est également une artiste dans sa façon de relater les détails.

– Miss Vane ? – l'historienne posa son regard vif et myope sur Harriet, et son visage s'illumina. Quel bonheur. Permettez-moi de vous dire à quel point j'ai adoré votre dernier

livre. Je crois que c'est de loin votre meilleur, encore que je ne sois pas compétente pour exprimer un avis d'un point de vue scientifique. J'en discutais avec le professeur Higgins qui est l'un de vos grands fans, et il m'a dit qu'il lui suggérait une possibilité très intéressante qui ne lui était pas encore venue à l'esprit. Il n'était pas certain que cela marche, mais il allait faire de son mieux pour le vérifier. Dites-moi, de quels éléments disposiez-vous ?

– Eh bien, je disposais d'un point de vue plutôt solide, dit Harriet, éprouvant un horrible passage à vide, et maudissant le professeur Higgins du plus profond d'elle-même. Mais, naturellement...

Sur ces entrefaites, Miss Lydgate aperçut une autre ancienne plus loin, et s'éloigna d'un pas vif. Phoebe Tucker avait déjà été laissée en chemin sur la pelouse. Harriet fut abandonnée à son sort. Au bout de dix minutes, au cours desquelles Miss de Vine tourna et retourna impitoyablement la cervelle de sa victime sens dessus dessous, en fit tomber les éléments qui s'y trouvaient comme une femme de ménage vigoureuse secoue la poussière d'un tapis, la battit, la ranima, en brossa la surface, la remplaça dans une autre position et la cala d'une main ferme, la doyenne eut la bonne idée d'arriver et de faire irruption dans la conversation.

– Merci mon Dieu, voilà enfin le recteur qui prend congé. À présent nous pouvons enfin nous débarrasser de ces vieux oripeaux de soie dégoûtants et afficher nos robes de soirée. Mais qu'est-ce qui a bien pu nous prendre de réclamer à cor et à cri des diplômés et le bonheur de mijoter dans une toge par un jour aussi chaud ? Ça y est ! Il est parti ! Donnez-moi ces hardes pour figures d'enterrement, que je les fasse disparaître avec les miennes dans la salle des professeurs. La vôtre porte-t-elle votre nom, miss Vane ? Oh, très bien ! J'ai déjà trois toges sans étiquette dans mon bureau. On les a trouvées qui traînaient à la fin du trimestre. Pas

la moindre idée à qui elles appartiennent, bien entendu. Ces petites souillons semblent s'imaginer que nous n'avons rien d'autre à faire que d'identifier les propriétaires de leurs misérables affaires. Elles les sèment partout, sans se préoccuper, et puis, elles empruntent celles les unes des autres; et si l'une d'elles est mise à l'amende lorsqu'elle sort sans toge, c'est toujours parce que quelqu'un la lui a piquée. Et ces malheureux vêtements sont toujours aussi sales que des torchons de cuisine. Elles s'en servent comme chiffons à épousseter et pour faire démarrer le feu. Quand je pense à tous les sacrifices que notre génération a dû endurer pour obtenir le droit de porter ces vêtements et que ces jeunes étudiantes s'en moquent comme de leur première chemise! Elles se promènent habillées n'importe comment, telles des illustrations tirées de *Pendennis*¹, totalement anachroniques! Mais leur idée de la modernité est d'imiter l'apparence des étudiants d'il y a cinquante ans.

– Il faut dire que certaines d'entre nous ne sont pas vraiment des références, dit Harriet. Regardez donc Gubbins, par exemple.

– Oh, Seigneur! Mais ce qu'elle est casse-pieds. Et elle ne tient que grâce à ses épingles à nourrice. Et si seulement elle pouvait se laver le cou.

– Je crois, dit Miss de Vine, malheureusement toujours prompte à éclairer les faits d'un jour impartial, que c'est la coloration naturelle de sa peau.

– Alors elle devrait manger des carottes et évacuer toutes les toxines, rétorqua la doyenne, s'emparant d'un geste brusque de la toge de Harriet. Non, ne vous en faites pas. J'en ai pour deux secondes pour les balancer par la fenêtre de la salle des

1. Roman de William Makepeace Thackeray (1811-1863). L'action de ce roman, publié par épisodes entre 1848 et 1850, et illustré pour la circonstance, se déroule dans une université.

professeurs. Et n'essayez même pas de vous enfuir, ou je ne parviendrai jamais à vous retrouver.

– Dois-je me recoiffer ? s'enquit Miss de Vine, se faisant tout à coup humaine et hésitante maintenant qu'elle était privée de sa toge et de son couvre-chef.

– Ma foi, dit Harriet, examinant la masse de boucles gris acier d'où émergeait une forêt d'épingles en bataille tels des crochets de croquet, quelques petites boucles se sont échappées.

– C'est toujours ainsi, dit Miss de Vine, tentant vaguement d'enfoncer les épingles. Je crois qu'il va falloir que je les coupe court. C'est sans doute moins d'entretien ainsi.

– Je les trouve bien comme cela. Ce gros chignon vous va bien. Je peux vous aider, si je puis me permettre ?

– Oh, j'en serais ravie, dit l'historienne, permettant avec gratitude qu'on lui remette ses épingles en place. Je suis très maladroite de mes mains. Je dois avoir un chapeau quelque part, ajouta-t-elle, parcourant d'un regard mal assuré la cour d'honneur, comme si elle s'attendait à ce qu'un chapeau pousse sur les arbres, mais la doyenne a dit que nous ferions mieux de rester ici. Oh, merci. Cela va beaucoup mieux, quelle merveilleuse impression de sécurité. Ah, voici Miss Martin. Miss Vane a eu la gentillesse de jouer la coiffeuse de la Reine Blanche, mais ne devrais-je pas porter un chapeau ?

– Pas maintenant, dit Miss Martin d'un ton catégorique. Je vais prendre un thé digne de ce nom, et vous allez en faire autant. Je meurs littéralement de faim. J'ai dû servir d'escorte au vieux professeur Boniface qui a quatre-vingt-dix-sept ans et qui est pratiquement gaga, et j'ai dû lui hurler à l'oreille tant il est sourd. Résultat : je suis quasiment morte. Quelle heure est-il ? Eh bien, je suis comme la dinde de Marjory Fleming¹, je me fiche complètement des réunions

1. Marjory Fleming (1803-1811). *Enfant prodige*. Le 17 octobre

d'anciennes ; il faut absolument que je mange et que je boive quelque chose. Jetons-nous sur le buffet avant que Miss Shaw et que Miss Stevens ne mettent la main sur les dernières glaces.

1930, son œuvre complète a été déposée à la Bibliothèque nationale d'Écosse. Elle comprenait trois cahiers et un petit paquet de lettres, production impressionnante pour une enfant morte avant l'âge de neuf ans. Le journal intime qu'elle a tenu au cours des dix-huit derniers mois de son existence a connu un bref succès littéraire.

Il est caractéristique de tous les hommes mélancoliques, dit Mercurialis, d'être en permanence particulièrement violents et intransigeants à propos de l'illusion qu'ils ont un jour entretenue. *Invitis occurrit*, quoi qu'ils tentent, ils ne peuvent s'en défaire, contre leur propre volonté il faut qu'ils y pensent encore et encore, *perpetuo molestantur, nec oblivisci possunt*, ils en ont l'esprit continuellement troublé, qu'ils soient seuls ou en compagnie ; à table, à l'exercice, en tout temps et en tout lieu, *non desinuunt ea, quae minime volunt, cogitare* ; plus encore si c'est douloureux, ils ne parviennent pas à l'oublier ¹.

ROBERT BURTON

« Jusqu'à présent, tout va bien », songea Harriet, tandis qu'elle se changeait pour le dîner. Il y avait eu des moments plutôt pénibles, comme d'essayer de renouer contact avec Mary Stokes. Il y avait également eu une brève rencontre avec Miss Hillyard, la professeur d'histoire, qui ne l'avait jamais aimée, et qui avait dit d'un ton perfide et avec une langue de vipère : « Eh bien, miss Vane, on peut dire que vous avez connu des expériences plutôt variées depuis la dernière fois que nous nous sommes vues. » Par ailleurs, il y avait aussi eu de bons moments, associés à la promesse de permanence dans un univers héraclitien ². Elle avait le sentiment qu'il

1. Robert Burton, *Anatomie de la mélancolie*, Partie 1, Section 3, Membre 1, Subdivision 1.

2. Héraclite (535-475 av. J.-C.) refuse qu'il puisse y avoir un ordre dans les choses et une harmonie universelle. Héraclite a créé la notion de dynamisme, posant que l'univers connaît un flux perpétuel, et qu'une bonne partie de la stabilité que nous percevons n'est qu'illusion.

pourrait être possible de survivre au dîner de gala, encore que Mary Stokes se soit fait un devoir de s'assurer une place à côté d'elle, perspective qui était éprouvante. Heureusement, elle avait aussi intrigué pour que Phoebe Tucker soit de l'autre côté. (Dans ce cadre, elle disait encore Stokes et Tucker quand elle pensait à elles.)

La première chose qui la frappa lorsque la procession eut lentement remonté en file indienne jusqu'à la table d'honneur, et qu'on eut dit le bénédicité, ce fut le bruit épouvantable qui régnait dans le réfectoire. «Frapper» était le mot juste. Il s'abattait sur vous avec la précipitation et la force assourdissante d'une cascade ; il percutait le tympan tel le martèlement de quelque forge infernale ; il ruinait l'ambiance tel le fracas métallique de cinquante mille monotypes assemblant des caractères. Deux cents langues de femmes, comme actionnées par un ressort, libérèrent un déluge de vociférations aiguës. Elle avait oublié comment c'était, mais elle se rappela alors comment, au début de chaque trimestre, elle s'était dit que si ce bruit devait durer ainsi une minute de plus, elle deviendrait complètement folle. En une semaine, ses effets s'étaient toujours dissipés. À l'usage, elle y était devenue insensible. Là, cependant, privés de cette accoutumance, ses nerfs étaient mis à rude épreuve par sa violence d'origine, et plus encore. Les gens lui hurlaient aux oreilles, et elle s'aperçut qu'elle leur répondait de la même manière. Elle jeta un regard inquiet à Mary ; une personne non valide pourrait-elle supporter une chose pareille ? Mary semblait ne pas y prêter attention ; elle était plus animée qu'elle ne l'avait été plus tôt dans la journée, et elle s'adressait à Dorothy Collins en hurlant avec un bel entrain. Harriet se tourna vers Phoebe.

– Bon sang ! J'avais oublié à quoi ressemblait tout ce tapage. Si je hurle, j'aurai la voix aussi rauque que celle d'un corbeau. Je vais te parler style corne de brume. Tu y vois un inconvénient ?

– Pas du tout. Je t'entends très bien. Pourquoi donc Dieu

a-t-il donné aux femmes une voix aussi aiguë? Personnellement, cela ne me dérange pas trop. Cela me rappelle des ouvriers étrangers qui se disputent. On nous traite plutôt bien, non? Cette soupe est bien meilleure que celle qu'on nous servait.

– Elles ont fait un extra pour le dîner de gala. En plus, la nouvelle économe est plutôt douée, à ce qu'on m'a dit; elle a touché à l'économie ménagère. Cette brave Straddles était au-dessus des contingences alimentaires.

– C'est vrai, mais j'aimais bien Straddles. Elle a vraiment été sympa avec moi quand j'ai été malade juste avant les exams de licence. Tu te rappelles?

– Qu'est-il arrivé à Straddles lorsqu'elle est partie?

– Oh, elle est trésorière à Brome College. La finance était vraiment son truc, tu sais. Elle avait vraiment la bosse des chiffres.

– Et qu'est devenue cette femme?... Comment s'appelle-t-elle déjà? Peabody? Freebody?... Tu sais, celle qui disait toujours d'un air solennel que sa grande ambition dans la vie était de devenir économe de Shrewsbury?

– Oh, ma pauvre! Elle s'est complètement entichée d'une espèce de religion nouvelle, elle a rejoint une espèce de secte invraisemblable je ne sais où, et ils se promènent vêtus d'un simple pagne en faisant des agapes de fruits secs et de pamplemousses. Si c'est bien Brodribb dont tu parles?

– Brodribb – je savais que c'était quelque chose comme Peabody. Elle, en plus, tu t'imagines! Elle qui était tellement terre à terre et tellement du genre gilet jupe plissée bleu marine.

– Par réaction, je suppose. Instincts refoulés et tout le toutim. Elle était incroyablement sentimentale au fond, tu sais.

– Je sais. Elle jouait les incrustes. Elle s'était en quelque sorte entichée de Miss Shaw. Peut-être étions-nous toutes plutôt coincées à l'époque.

– En tout cas, la jeune génération n'a rien à craindre de

ce côté-là, à ce que l'on m'en dit. Pas la moindre inhibition d'aucune sorte.

– Oh, allons, Phoebe. Nous avons pas mal de liberté. Ce n'est pas comme avant que les femmes puissent recevoir des diplômes. Nous n'étions pas des nonnes.

– Non, mais nous sommes nées suffisamment longtemps avant la guerre pour avoir connu quelques restrictions. Nous avons hérité un certain sens des responsabilités. Quant à Brodribb, elle venait d'un milieu terriblement rigide ; c'était des positivistes¹ ou des unitariens² ou alors des presbytériens³, quelque chose comme cela. La génération actuelle, c'est vraiment la génération de la guerre, tu sais.

– C'est vrai. Bon, je ne sais pas si j'ai le droit de jeter la pierre à Brodribb.

– Oh, ma chère ! Cela n'a rien à voir. Si l'une est naturelle, les autres... Je ne sais pas, mais il me semble qu'il s'agit d'une véritable régression mentale. Elle a même écrit un livre.

– À propos des agapes ?

– Oui. Et de la Sagesse Supérieure. Et de la Pensée Belle. Ce genre de choses. Bourré d'erreurs de syntaxe.

– Oh là là ! Oui, c'est vraiment épouvantable, n'est-ce pas ? Je n'arrive pas à comprendre pourquoi les religions exotiques ont un effet aussi abominable sur la grammaire.

– On dirait une sorte de pourriture intellectuelle qui s'installe, je le crains. Mais quelle est l'origine du mal ? Est-ce l'une ou est-ce l'autre, ou s'agit-il dans l'un et l'autre cas de symp-

1. La « religion positive », telle que définie par Auguste Comte, ne fait appel à aucun Être transcendant ; l'Humanité sera l'objet unique du culte.

2. Organisés en communautés religieuses par Lindsey à Londres (1774) et par Priestley à Birmingham (1781), les unitariens, punis de la peine de mort en Angleterre jusqu'en 1813 pour leur rejet de la Trinité, se réfugièrent aux États-Unis.

3. Le nom de presbytériens est réservé ordinairement aux calvinistes écossais, anglais et américains, qui repoussent l'épiscopalisme des anglicans et le congrégationalisme des indépendants.

tômes d'autre chose, je ne sais pas. Sans compter la thérapie mentale de Trimmer, et Henderson qui est devenue naturiste...

– Pas possible!

– Si. Elle est là-bas, à la table voisine. C'est la raison pour laquelle elle a la peau aussi brune.

– Et une robe aussi mal coupée. À défaut de pouvoir être nue, habillez-vous aussi mal que possible, je présume.

– Je me demande parfois si un peu de bonne méchanceté naturelle ne ferait pas de mal à bon nombre d'entre nous.

Sur ces entrefaites, Miss Mollison, qui était assise trois places plus loin du même côté de la table, se pencha vers elle en s'allongeant sur ses voisines et hurla quelque chose.

– Quoi? s'époumona Phoebe.

Miss Mollison se pencha davantage encore, manquant par la même occasion de priver Dorothy Collins, Betty Armstrong et Mary Stokes de toute possibilité de respirer.

– J'espère que Miss Vane n'est pas en train de te raconter quelque chose de trop épouvantable!

– Non, dit Harriet en haussant le ton. C'est Mrs Bancroft qui est en train de m'épouvanter.

– Comment cela?

– En me racontant la vie des unes et des autres de notre promo.

– Oh, s'écria Miss Mollison, décontenancée.

Sur ce, on servit un plat d'agneau et de petits pois, chacune reprit sa place, et ses voisines purent respirer à nouveau. Mais à la grande frayeur de Harriett, la question et la réponse semblaient avoir ouvert une voie royale à une femme brune et décidée, coiffée avec une discipline sans faille et portant d'imposantes lunettes, assise en face d'elle, qui se pencha alors vers elle et dit avec un accent américain à couper au couteau :

– Je ne crois pas que vous vous souveniez de moi, miss Vane? Je ne suis restée à l'université qu'un trimestre, mais je vous reconnaîtrais où que vous soyez. Je n'arrête pas de recommander vos livres à mes amies aux États-Unis qui

s'intéressent de près aux romans policiers britanniques car je pense qu'ils sont absolument fantastiques.

– C'est très aimable de votre part, dit Harriet d'une voix éteinte.

– Et nous avons en commun une connaissance qui nous est très chère, poursuivit la dame aux lunettes.

« Dieux du ciel ! songea Harriet. Quel est donc le fléau mondain que l'on va exhumer du néant à présent ? Quelle est donc cette abominable créature ? »

– Vraiment ? dit-elle plus fort, essayant de gagner du temps tandis qu'elle se creusait désespérément la cervelle. Qui est cette Miss...

– Schuster-Slatt, lui souffla Phoebe à l'oreille.

– Schuster-Slatt.

« Bien sûr. Arrivée au cours du premier été passé par Harriet à l'université. Pour y étudier le droit, paraît-il. Partie au bout d'un trimestre parce que les conditions à Shrewsbury étaient trop attentatoires aux libertés. S'est inscrite au télé-enseignement et a heureusement disparu de notre existence. »

– Vous êtes vraiment formidable de retenir ainsi mon nom. Oui, eh bien, quand je vous raconterai, vous serez surprise d'apprendre combien de membres de votre aristocratie britannique je rencontre dans le cadre de mon travail.

« Malédiction ! » songea Harriet. Le ton strident de Miss Schuster-Slatt parvenait même à dominer le tohu-bohu ambiant.

– Votre merveilleux Lord Peter. Il s'est montré si aimable avec moi, et comme il a été intéressé lorsque je lui ai dit que j'étais allée à l'université avec vous. Je le trouve tellement charmant.

– Il a des manières tout à fait charmantes, dit Harriet.

Mais le sous-entendu était trop subtil. Miss Schuster-Slatt poursuivit :

– Il a été formidable avec moi, lorsque je lui ai parlé de ma

recherche. («Je me demande bien de quoi il s'agit», songea Harriet.) Et, bien entendu, je voulais tout savoir au sujet de ses fascinantes histoires d'enquêtes, mais il était bien trop modeste pour dire quoi que ce soit. Oh, dites-moi, miss Vane, porte-t-il ce joli petit monocle à cause de sa vue, ou cela fait-il partie d'une vieille tradition anglaise ?

– Je n'ai jamais eu l'outrecuidance de le lui demander, dit Harriet.

– Voilà bien l'exemple même de votre réserve si britannique ! s'exclamait Miss Schuster-Slatt, lorsque Mary Stokes s'immisça dans la conversation en disant :

– Oh, Harriet, je vous en prie, parlez-nous de Lord Peter ! Il doit être absolument charmant, si du moins il ressemble un tant soit peu à ses photos. Vous le connaissez tellement bien, n'est-ce pas ?

– J'ai travaillé avec lui sur une affaire.

– Cela a dû être terriblement excitant. Dites-nous donc comment il est.

– Considérant, dit Harriet, une note de colère et de désespoir dans la voix, considérant qu'il m'a tirée de prison et qu'il m'a probablement épargné la pendaison, je n'ai naturellement d'autre choix que de le trouver formidable.

– Oh ! dit Mary Stokes, rougissant jusqu'à la racine des cheveux, et se déroband au regard furibond de Harriet comme si elle avait reçu un coup. Je suis désolée... je n'avais pas pensé...

– Eh bien, dit Miss Schuster-Slatt, je crains d'avoir vraiment manqué de tact. Ma mère me le disait toujours : «Sadie, tu es la fille la plus dépourvue de tact que j'aie jamais eu le malheur de rencontrer.» Je n'y peux rien, je suis enthousiaste, je me laisse emporter. Je ne prends pas le temps de réfléchir. C'est la même chose dans mon travail. Mes propres sentiments ne rentrent pas en ligne de compte ; ceux des autres non plus d'ailleurs. J'y vais franchement et je demande ce que je veux et, dans l'ensemble, je l'obtiens.

Sur ce, Miss Schuster-Slatt, montrant plus de sensibilité qu'on ne l'en aurait crue capable, orienta triomphalement la conversation vers le sujet de sa propre recherche qui se trouva être en rapport avec la stérilisation des inadaptés¹ et l'incitation au mariage entre les membres de l'intelligentsia.

Pendant ce temps, prostrée, Harriet se demandait quelle

1. Stérilisation des inadaptés : les slogans préférés du darwinisme social, tels que celui de « lutte pour la vie » et « survie des plus aptes », ont été adaptés au cours du xx^e siècle, en particulier par les nazis, comme procédé politique associé à la stérilisation obligatoire de certaines catégories de personnes et fut à l'origine de dérives intolérables. La sélection naturelle permanente entre les bons et les mauvais éléments qui doit naturellement amener une amélioration continue de l'espèce d'après Darwin a été adaptée en un eugénisme moderne qui n'a plus rien à voir et qui comporte une sélection des mauvais éléments de la société qui finissent par être éliminés, mais cette fois-ci suivant une planification soigneuse de la reproduction et non plus naturellement.

À partir des théories sociales du xix^e siècle, qui ont été regroupées sous l'appellation de « darwinisme social », l'eugénisme fut élaboré dans la seconde moitié du xix^e siècle par un scientifique britannique, Sir Francis Galton (le cousin de Charles Darwin) qui croyait percevoir dans sa propre famille cette supériorité raciale.

Grâce au développement de la génétique moderne, prend naissance un mouvement : l'eugénique. L'eugénique positive devait s'intéresser essentiellement à la façon d'augmenter le potentiel reproductif d'individus capables. L'eugénique négative prônait le contrôle de la reproduction d'individus « inaptes ». À partir de ce moment, un grand nombre d'organisations dans le monde, tout particulièrement en Angleterre, aux États-Unis et en Allemagne entre les années 1910 et 1940, vont voir le jour. Très vite, on assiste à un développement de la « supériorité anglo-saxonne ou germanique ». Entre les années 1911 et 1930, vingt-quatre États promulguent des lois qui visent à la stérilisation de certains inadaptés sociaux, essentiellement : criminels, aliénés, handicapés mentaux.

D'autre part, les mariages interraciaux sont interdits. Aux environs de 1924, l'eugénique atteint son apogée lorsqu'une réunion d'eugénistes et de grands groupes financiers finissent par voter le Johnson Act limitant fortement l'immigration des personnes en provenance des pays est-européens et méditerranéens sous prétexte que ces immigrants étaient « inférieurs » aux Anglo-Saxons et qu'ils « polluaient » le « pur » sang américain.

mouche l'avait piquée de révéler ainsi son caractère sous son plus mauvais jour à la seule mention du nom de Wimsey. Il ne lui avait fait aucun mal ; il lui avait seulement épargné une mort infâme et voué une dévotion sans faille ; et jamais il n'avait attendu ni réclamé d'elle la moindre gratitude ni pour l'un ni pour l'autre de ces services. Il n'était guère élégant de sa part à elle de lui témoigner une rancœur aussi agressive. « Si je me comporte ainsi, pensa Harriet, c'est que je souffre d'un terrible complexe d'infériorité ; malheureusement, ce n'est pas parce que j'en suis consciente que cela m'aide à m'en débarrasser. Je l'aurais tant apprécié si j'avais pu le rencontrer sur un pied d'égalité... »

La directrice réclama le silence en frappant sur la table. Un calme bienvenu gagna le réfectoire. Quelqu'un se levait, s'apprêtant à porter un toast à l'université.

L'oratrice parla d'un ton solennel, déroulant le long parchemin de l'Histoire, plaidant la défense des humanités, proclamant la Pax Academica à un monde terrifié par l'agitation qui l'entoure. « On a dit qu'Oxford était le berceau des causes perdues ; si l'amour du savoir pour le savoir est une cause perdue partout dans le monde, alors veillons à ce qu'ici au moins, il y trouve son refuge. » « Noble pensée, songea Harriet, mais ce n'est pas la guerre. » Puis, son imagination rapprochant et reliant les mots qui venaient d'être prononcés, elle se représenta l'enjeu comme une guerre sainte, et cet ensemble totalement hétéroclite voire même un peu absurde de femmes en train de jacasser fusionna en un seul et même corps professionnel et fit également corps avec chaque homme et chaque femme pour qui l'intégrité intellectuelle a une plus grande signification que le profit matériel, devenant les défenseurs du dernier bastion de l'âme humaine, oubliant leurs différends personnels face à un ennemi commun. Être fidèle à sa vocation, quelles que soient les folies que l'on puisse commettre au cours de sa vie sentimentale, tel était le

chemin vers la paix spirituelle. Comment pouvait-on se sentir entravée alors que l'on est citoyenne d'une ville qui n'est pas sans renom¹, comment se sentir humiliée, alors que toutes jouissaient d'une identique citoyenneté? L'éminent professeur qui prit la parole pour lui répondre évoqua la diversité des dons mais un même esprit². La note, une fois donnée, fut reprise avec émotion par chacune des oratrices et résonna de même dans le cœur de chacune des auditrices. Et ce ne fut pas le bilan de l'année universitaire, dressé par la directrice, qui créa la dissonance : nominations, diplômations, création de nouveaux postes, tout cela n'était que l'inventaire de la discipline sans laquelle cette communauté ne pouvait fonctionner. Le prestige entourant une nuit de gala permettait de comprendre que l'on était citoyen d'une cité qui n'est pas sans renom. Certes, cette cité pouvait être vieille et démodée, ses bâtiments incommodes et ses rues trop étroites où les passants se disputaient absurdement la priorité, mais ses fondations reposaient sur les collines sacrées, et la flèche de ses églises touchait le ciel³.

Alors qu'elle quittait le réfectoire d'une humeur plutôt exaltée, Harriet se trouva invitée par la doyenne à prendre le café.

Elle accepta, non sans s'être assurée que Mary Stokes avait été enjointe par le médecin d'aller se coucher, et ne pouvait par conséquent lui imposer sa présence. Elle poursuivit donc son chemin jusqu'à la nouvelle cour intérieure et frappa à la porte de Miss Martin. Betty Armstrong, Phoebe Tucker, Miss de Vine, Miss Stevens, l'économe, une enseignante-chercheuse de plus qui répondait au nom de Barton, ainsi qu'une poignée d'anciennes l'ayant précédée de quelques

1. Actes, 21:39.

2. I Corinthiens, 12:4.

3. Normalement Rome, et non Oxford.

années, toutes étaient rassemblées dans le salon. La doyenne, qui servait le café, salua son arrivée avec chaleur.

– Venez donc ! Voici du café digne de ce nom. N’y a-t-il donc rien que l’on puisse faire à propos du café servi au réfectoire, miss Stevens ?

– Si, à condition de créer une fondation pour le financer, répondit l’économe. On voit bien que vous ne vous êtes jamais demandé ce qu’il en coûte pour servir du café d’excellente qualité à deux cents personnes.

– Je sais, dit la doyenne. C’est tellement pénible d’être d’une pauvreté aussi humiliante. Je crois que je ferais mieux d’en parler à Flackett. Vous vous souvenez de Flackett, cette fille riche qui avait toujours l’air plutôt bizarre. Elle était de votre année, miss Fortescue. Eh bien, elle ne me lâche pas. Son idée est d’offrir à l’université un aquarium de poissons exotiques, sous prétexte que cela illuminerait l’amphithéâtre de sciences.

– Si cela illuminait effectivement certaines des conférences, dit Miss Fortescue, cela pourrait être une bonne chose. De notre temps, les cours de Miss Hillyard sur l’évolution constitutionnelle étaient plutôt indigestes.

– Oh là là, ma pauvre ! Ces cours sur l’évolution constitutionnelle ! Seigneur ! Dire que cela continue encore. Chaque année, elle commence avec environ trente étudiantes, et elle termine avec deux ou trois étudiantes noires fort sérieuses qui notent scrupuleusement chaque mot dans un bloc-notes. Toujours les mêmes cours, mot pour mot ; je ne crois pas que même ces poissons pourraient y faire quoi que ce soit. Bref, je lui ai dit : « C’est très généreux de votre part, miss Flackett, mais je ne pense vraiment pas qu’ils s’y plairaient. Il faudrait faire installer un système de chauffage spécial, non ? Et ce serait du travail en supplément pour les jardiniers. » Elle a paru tellement déçue, la pauvre, que j’ai dit que je ferais mieux d’en référer à l’économe.

– Fort bien, dit Miss Stevens. Je vais m’occuper du problème Flackett, et suggérer le financement d’un fonds café.

– Beaucoup, beaucoup plus utile que des poissons exotiques, convint la doyenne. J’ai bien peur que nous ne produisions quelques spécimens curieux. Et pourtant, voyez-vous, je suis convaincue que Flackett est imbattable sur le cycle de la douve du foie¹. Quelqu’un aimerait une Bénédictine avec le café? Allez, miss Vane, l’alcool délire la langue et nous voulons tout savoir sur vos dernières énigmes.

Harriet s’exécuta, donnant un bref aperçu de la dernière intrigue sur laquelle elle travaillait.

– Veuillez pardonner ma franchise, miss Vane, dit Miss Barton, se penchant vers elle d’un air grave, mais après l’expérience terrible que vous avez traversée, je m’étonne que vous ayez envie d’écrire ce genre de livre.

La doyenne eut l’air un peu choquée.

– Eh bien, dit Harriet, pour commencer, les écrivains ne peuvent se permettre de faire les difficiles tant qu’ils n’ont pas gagné d’argent. Si vous vous êtes fait une réputation pour un genre de livre, et si vous passez à un autre, vos ventes sont susceptibles de baisser, c’est la dure réalité – elle s’interrompt. Je sais ce que vous pensez : que n’importe qui, doté d’une sensibilité convenable, préférerait faire des ménages pour gagner sa vie. Mais je ne suis pas douée du tout pour le ménage, alors que j’écris plutôt bien les romans policiers. Je ne vois donc pas pourquoi une sensibilité convenable m’empêcherait d’exercer le métier qui me convient.

– C’est on ne peut plus juste, dit Miss de Vine.

1. Le *Fasciola hepatica* ou *grande douve du foie* est un trématode de grande taille responsable de la fasciolose i.e. d’une douve du foie. C’est un ver parasite du foie et des canaux biliaires, qui prospère dans le foie des moutons et est occasionnellement rencontré chez le cheval. Très fréquente et très pathogène chez les ruminants, la douve se nourrit de sang et de cellules hépatiques, grandit puis pond ses œufs.

– Mais quand même, s’entêta Miss Barton, vous devez bien sentir que les crimes horribles et la souffrance de suspects innocents sont des sujets qui doivent être traités sérieusement, et pas simplement être transformés en des objets de spéculation intellectuelle ?

– Je les considère sérieusement dans la vie réelle. Et tout le monde doit le faire. Mais devriez-vous dire alors que quiconque a connu une expérience sexuelle tragique, par exemple, ne devrait jamais écrire de comédie de boulevard ?

– Mais n’est-ce pas différent ? dit Miss Barton, fronçant les sourcils. L’amour comporte un aspect superficiel, alors qu’il n’y a rien de superficiel dans un meurtre.

– Peut-être pas s’agissant de l’aspect comique. Mais il y a un côté purement intellectuel dans une enquête.

– Vous avez pourtant enquêté sur une affaire réelle, non ? Comment avez-vous vécu cela ?

– Cela a été très intéressant.

– Et, à la lumière de ce que vous saviez, cela vous a-t-il plu d’envoyer un homme devant un tribunal et au gibet ?

– Je ne crois pas qu’il soit tout à fait juste de poser ce genre de question à Miss Vane, dit la doyenne. Miss Barton, ajouta-t-elle à l’intention de Harriet en s’excusant à moitié, s’intéresse aux aspects sociologiques du crime, et elle a hâte que le code pénal soit réformé.

– En effet, dit Miss Barton. Nous avons, sur toute cette question, une attitude qui me semble totalement primitive et cruelle. Des meurtriers, j’en ai tellement rencontré en visitant les prisons, et la plupart d’entre eux étaient tout à fait inoffensifs ; c’étaient des créatures stupides, de pauvres gens, quand il ne s’agissait pas manifestement de cas pathologiques.

– Votre sentiment ne serait peut-être pas le même s’il vous était arrivé de rencontrer les victimes. Elles sont souvent encore plus stupides et plus inoffensives que les meurtriers.

Mais elles, au moins, ne se donnent pas en spectacle. Même le jury n'est pas tenu de voir le corps à moins d'en manifester le désir. Mais moi je l'ai vu le corps dans cette affaire Wilvercombe, mieux, je l'ai découvert; et c'était plus atroce que tout ce que vous pouvez imaginer.

– Je suis certaine que vous devez avoir raison sur ce point, dit la doyenne. La description donnée par les journaux m'a plus que suffi.

– Et, poursuivit Harriet à l'adresse de Miss Barton, vous ne voyez pas les meurtriers en pleine action. Vous les voyez une fois qu'ils ont été pris, mis en cage et qu'ils ont l'air pitoyables. Mais l'homme de Wilvercombe était un individu sournois et cupide, tout à fait prêt à récidiver, s'il n'avait pas été arrêté.

– Voilà bien un argument sans appel pour les arrêter, dit Phoebe, quel que ce soit le sort que leur réserve ensuite la loi.

– Quand même, dit Miss Stevens, n'est-ce pas un peu inhumain d'attraper des meurtriers comme simple exercice intellectuel. Pour la police, passe encore... c'est leur devoir.

– En droit, dit Harriet, cela relève du devoir de chaque citoyen, encore que la plupart des gens l'ignorent.

– Et cet homme, là, Wimsey, dit Miss Barton, qui semble en faire son passe-temps, considère-t-il cela comme un devoir ou comme un exercice intellectuel?

– Je ne sais trop, dit Harriet, mais, dans mon cas, voyez-vous, cela valait mieux qu'il en fasse un passe-temps. La police s'était trompée en ce qui me concerne; je ne leur en veux pas, mais ils avaient tort et je suis bien contente qu'ils n'aient pas été les seuls à s'en occuper.

– Voilà bien un noble discours, dit la doyenne. Si qui que ce soit m'avait accusée de quelque chose que je n'avais pas commis, j'aurais été hors de moi.

– Mais c'est mon travail d'évaluer les preuves, dit Harriet, et je comprends bien toute la force des arguments qu'avait

la police. La conclusion allait d'elle-même, vous savez. Sauf qu'un élément imprévu est apparu.

– Comme cette chose qui ne cesse de revenir dans la nouvelle physique, dit la doyenne. La constante de Planck, ou quelque chose comme ça.

– Assurément, dit Miss de Vine, quoi qu'il puisse en sortir et quoi qu'on en pense, l'important est d'établir les faits.

– Oui, dit Harriet, voilà bien l'important. Je veux dire le fait que je n'ai pas commis ce meurtre, de sorte que mes sentiments personnels n'interviennent en aucune manière. Si je l'avais commis, je me serais probablement sentie parfaitement justifiée, et j'aurais été profondément révoltée par la manière dont on me traitait. Les choses étant ce qu'elles sont, je reste persuadée qu'il est impardonnable d'infliger à qui que ce soit les souffrances qu'entraîne le poison. Le problème spécifique auquel je me suis trouvée confrontée relève tout autant du simple accident que de tomber d'un toit.

– Je dois vraiment vous présenter toutes mes excuses d'avoir mis ce sujet sur la table, dit Miss Barton. Merci d'avoir eu la gentillesse d'en discuter avec autant de franchise.

– Je n'y vois pas d'inconvénient, du moins maintenant. Les choses auraient été différentes juste après les événements. Mais cette abominable affaire Wilvercombe a montré les choses sous un jour singulièrement nouveau, les a révélées sous l'angle opposé.

– Dites-moi, dit la doyenne, Lord Peter, comment est-il ?

– Physiquement, vous voulez dire ? Ou dans le travail ?

– Ma foi, on sait à peu près de quoi il a l'air. Genre bon chic, bon genre. Non, je voulais dire dans la conversation.

– Plutôt divertissant. Il assure une grande partie de la conversation, si c'est ce que vous voulez savoir.

– Une note de bonne humeur et d'intelligence, quand on n'a pas le moral au beau fixe ?

– Il m'est arrivé de le rencontrer à une exposition canine,

intervint Miss Armstrong tout à coup, il jouait à merveille le rôle du mondain ridicule.

– C'est qu'alors il s'ennuyait à mourir ou qu'il avait repéré quelque chose, dit Harriet en riant. Je connais cette humeur badine, et c'est avant tout pour brouiller les pistes, mais on ne sait pas toujours ce qu'il cherche à dissimuler.

– Cela doit cacher quelque chose, dit Miss Barton, parce qu'il est manifestement très intelligent. Mais est-ce juste de l'intelligence, ou y a-t-il une véritable sensibilité ?

– Je me garderais bien, dit Harriet, pensive, le regard plongé au fond de sa tasse de café vide, de l'accuser de manquer de sensibilité. Je l'ai vu très perturbé à l'idée de condamner un criminel sympathique. Mais, dans le fond, il est plutôt réservé, en dépit de dehors trompeurs.

– Peut-être est-il timide, suggéra Phoebe Tucker avec gentillesse. C'est souvent le cas des gens qui parlent beaucoup. Je crois qu'ils sont bien à plaindre.

– Timide ? dit Harriet. Pas vraiment, en fait. Tendue, peut-être, cette expression a le bonheur de tout et de ne rien dire. Mais son sort ne semble pas vraiment digne de pitié.

– Pourquoi en effet ? dit Miss Barton. Dans un monde de misère, je ne vois pas pourquoi on devrait prendre en pitié un jeune homme qui a tout ce que l'on peut humainement désirer.

– Ce doit être une personne remarquable si c'est le cas, dit Miss de Vine dont la gravité était démentie par le regard.

– D'ailleurs, il n'est pas aussi jeune que cela, dit Harriet. Il a quarante-cinq ans. (C'était précisément l'âge de Miss Barton.)

– Je trouve plutôt impertinent de prendre les gens en pitié, dit la doyenne.

– Ô combien ! dit Harriet. Personne n'aime être pris en pitié. La plupart d'entre nous aiment s'apitoyer sur leur sort, mais c'est une autre histoire.

– Caustique, dit Miss de Vine, mais douloureusement vrai.

– Mais ce que j’aimerais savoir, poursuit Miss Barton, s’en tenant obstinément à son objectif, c’est si ce dilettante distingué fait quelque chose en dehors de son passe-temps qui consiste à résoudre les crimes et à collectionner les livres et, si je ne m’abuse, à jouer au cricket dans ses moments perdus.

Harriet, qui s’était félicitée jusque-là de la manière dont elle avait gardé son calme, fut prise d’un mouvement d’humeur.

– Je ne sais pas, fit-elle. Est-ce important ? Pourquoi faudrait-il qu’il fasse autre chose ? Attraper les meurtriers n’est pas un travail de tout repos, ni un travail de planqué. Cela réclame beaucoup de temps et d’énergie, et on peut facilement être blessé ou tué. J’oserais dire qu’il le fait par plaisir, mais en tout cas, il le fait. Des dizaines de gens doivent avoir autant de raisons que moi de lui en être reconnaissants. Vous ne pouvez tenir cela pour quantité négligeable.

– Je suis tout à fait de votre avis, dit la doyenne. Je crois que l’on devrait remercier les gens qui font un sale boulot bénévolement, quelle que soit leur raison d’agir ainsi.

À ces mots, Miss Fortescue applaudit.

– Les tuyaux d’écoulement de ma résidence secondaire se sont bouchés dimanche dernier et un voisin fort dévoué est venu les déboucher. À cause de cela, il était d’une saleté répugnante et je me suis confondue en excuses, mais il m’a dit que je ne lui devais aucun remerciement parce qu’il était curieux de nature et qu’il avait une passion pour les canalisations. Peut-être n’a-t-il pas dit la vérité, mais même si c’était le cas, je n’aurais assurément rien à lui reprocher.

– En parlant de canalisations... dit l’économiste.

La conversation prit un tour moins personnel et plus anecdotique (il n’y a en effet pas de groupe réuni par hasard qui ne puisse disserter avec entrain à propos de canalisations),

et un peu plus tard, Miss Barton se retira dans sa chambre. La doyenne poussa un soupir de soulagement.

– J’espère que vous n’êtes pas trop offusquée, dit-elle. Miss Barton est toujours terriblement directe, et elle était déterminée à dire tout ce qu’elle avait sur le cœur. C’est quelqu’un de très bien, mais elle n’a pas un grand sens de l’humour. On ne peut, à ses yeux, agir que pour les motifs les plus nobles.

Harriet s’excusa de s’être emportée dans ses propos.

– J’ai trouvé que vous aviez supporté tout cela remarquablement bien. Quant à votre Lord Peter, il a l’air d’être quelqu’un de très intéressant. Mais je ne vois pas pourquoi vous devriez être obligée d’en parler, pauvre homme.

– Si vous voulez mon avis, dit l’économe, nous parlons beaucoup trop de tout dans cette université. Nous discutons de ci et de ça, du pourquoi et du comment, au lieu de faire les choses.

– Mais ne devrions-nous pas demander quelles choses nous voudrions réaliser? objecta la doyenne.

À entendre les querelles typiquement universitaires reprendre, Harriet ne put s’empêcher de sourire à Betty Armstrong. Moins de dix minutes s’étaient écoulées que quelqu’un avait déjà mentionné le terme «valeurs». Une heure plus tard, elles y étaient encore. Finalement, on entendit l’économe y aller de sa citation :

– «Dieu a créé les entiers naturels; tout le reste est l’œuvre de l’homme¹.»

– Oh, la barbe! s’écria la doyenne. Laissons les mathématiques en dehors de tout cela. Et la physique aussi, je n’y comprends rien.

– Et qui a mentionné la constante de Planck il y a peu?

1. Phrase de Leopold Kronecker, mathématicien allemand du XIX^e siècle.

– C’est moi, et je le regrette. Je trouve que c’est un petit détail insupportable.

Le ton grandiloquent de la doyenne provoqua l’hilarité générale et, comme minuit sonnait, le groupe se dispersa.

– J’habite toujours en dehors du campus, dit Miss de Vine à Harriet. Puis-je vous accompagner jusqu’à votre chambre ?

Harriet acquiesça, se demandant ce que Miss de Vine avait à lui dire. Elles pénétrèrent ensemble dans la nouvelle cour intérieure. La lune s’était levée, traçant sur les bâtiments de grands traits froids de noir et d’argent dont l’austérité désapprouvait la lueur dorée provenant des fenêtres éclairées derrière lesquelles de vieilles amies réunies continuaient de converser joyeusement et de rire.

– On croirait presque la période des cours, dit Harriet.

– Oui, dit Miss de Vine avec un sourire énigmatique. Si vous écoutiez à ces fenêtres, vous constateriez que ce sont les quadragénaires qui font tout ce bruit. Les plus âgées sont allées se coucher, se demandant si elles ont aussi mal vieilli que leurs contemporaines. Elles ont eu quelques émotions, et elles ont mal aux pieds. Quant aux plus jeunes, elles discutent posément de la vie et des responsabilités qui en découlent. Mais les femmes qui ont quarante ans font semblant d’être à nouveau étudiantes, et s’aperçoivent que ce n’est pas évident. Miss Vane, vous m’avez impressionnée par la façon dont vous vous êtes exprimée ce soir. Le détachement est une qualité rare, et rares sont ceux qui l’apprécient, soit à titre personnel, soit chez les autres. S’il vous arrive de rencontrer quelqu’un qui vous aime malgré cela, et plus encore à cause de cela, sachez que cette affection est sans prix parce qu’elle est parfaitement sincère et parce que, en compagnie de cette personne, vous n’aurez jamais besoin d’être autrement que sincère.

– C’est probablement très vrai, dit Harriet, mais qu’est-ce qui vous fait dire cela ?

– Pas le moindre désir de vous offenser, en tout cas, croyez-moi. Seulement j’imagine que vous avez dû rencontrer un certain nombre de personnes qui sont décontenancées par la différence qui existe entre ce que vous ressentez réellement et ce qu’ils imaginent que vous devriez éprouver. Leur prêter la moindre attention serait fatal.

– Certes, dit Harriet, mais j’en fais partie. Je me décontenance moi-même, et pas un peu. Je ne sais jamais ce que je ressens effectivement.

– Je crois que c’est sans importance à condition de ne pas essayer de se persuader d’avoir les sentiments de circonstance.

Elles venaient d’entrer dans la vieille cour intérieure, et les hêtres sans âge, institution la plus vénérable de tout Shrewsbury, les enveloppaient d’un motif changeant, tacheté d’ombre et de lumière, plus trompeur encore que l’obscurité.

– On est pourtant bien obligé de choisir d’une certaine manière, dit Harriet. Et, entre un désir et un autre, comment est-on supposé reconnaître les choses qui s’imposent vraiment d’une manière indiscutable ?

– Nous ne pouvons vraiment le savoir, dit Miss de Vine, que lorsqu’elles se sont imposées à nous.

Leur manteau d’ombre et de lumière glissa de leurs épaules, comme les maillons d’une chaîne d’argent qui se seraient détachés. Égrenant le quart, chacune des cloches de chacune des tours d’Oxford sonna à son tour, dans un tohu-bohu d’aimables désaccords.

Arrivée à la porte du bâtiment Burleigh, Miss de Vine prit congé de Harriet et disparut à longues enjambées, le buste penché en avant sous le porche du réfectoire.

« Une femme étrange, songea Harriet, et d’une intelligence perspicace. » Toute la tragédie personnelle de Harriet était venue du fait qu’elle s’était « persuadée elle-même d’adopter des sentiments de circonstance » vis-à-vis d’un homme

dont les propres sentiments n'avaient pas non plus résisté à l'épreuve de la sincérité. Et si elle n'avait plus trop su ensuite quelle conduite tenir, c'était parce qu'elle avait décidé que plus jamais elle ne confondrait la volonté d'éprouver tel ou tel sentiment avec la réalité de ce sentiment. « Nous ne pouvons reconnaître les choses qui s'imposent vraiment d'une manière indiscutable que lorsqu'elles se sont imposées à nous. » Y avait-il eu la moindre chose qui avait tenu bon au milieu de ses incertitudes ? Eh bien, oui ; elle s'était accrochée à son travail, alors que tout semblait lui donner des raisons indiscutables de l'abandonner et de faire autre chose. À vrai dire, même si elle s'était justifiée ce soir même de cette fidélité particulière, jamais elle n'avait éprouvé la nécessité de se la justifier à elle-même. Elle avait écrit ce qu'elle pensait être de son devoir d'écrire ; et, même si elle commençait à penser qu'elle pourrait peut-être mieux s'en acquitter, elle ne doutait nullement que c'était ce qu'elle devait faire. L'écriture s'était imposée à elle sans qu'elle en ait conscience ou qu'elle le remarque, et c'était bien la preuve de son pouvoir.

Trop agitée pour rentrer se coucher, elle marcha de long en large pendant quelques minutes dans la cour intérieure. Et c'est alors qu'elle eut le regard attiré par la présence incongrue d'une feuille de papier qui volait au-dessus de l'impeccable gazon. Machinalement, elle la ramassa et, constatant qu'elle portait des inscriptions, elle l'emporta avec elle à l'intérieur du bâtiment pour l'examiner. C'était une feuille de papier brouillon ordinaire, et on n'y voyait qu'un gribouillis enfantin lourdement tracé au crayon. Ce dessin n'avait rien d'agréable, ce n'était pas du tout le genre de choses qu'on s'attendrait à trouver dans la cour intérieure d'une université. Il était horrible et sadique. Il représentait un personnage nu, d'une féminité exagérée, infligeant des sévices barbares et humiliants à une personne de sexe indéterminé portant toge et toque. C'était l'œuvre de quelqu'un qui n'était sain